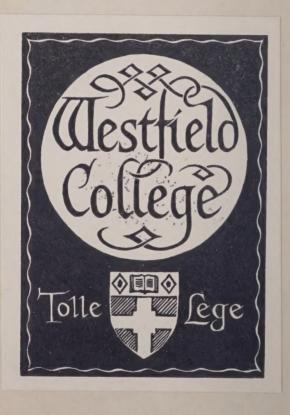


Westfield College Library

Author Halévy, D.

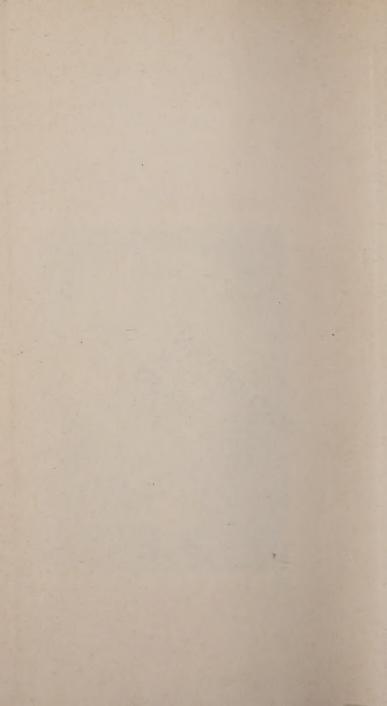
Class No. PQ 2364 . M37

Accession No. 9635



QMW Library 23 0907972 4

WITHDRAWN CKY
WITHDRAWN STORARY
ONNILLIBRARY



· LES ROMANTIQUES ·

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE Mª ÉMILE HENRIOT

Les ouvrages parus sont marqués d'un astérisque.*

PREMIERS VOLUMES A PARAITRE:

André CHÉNIER

par Louis Barthou, de l'Académie Française.

Marceline DESBORDES-VAL-MORE

par Gérard Bauer.

SAINTE-BEUVE

par Henry Bidou

Prosper MÉRIMÉE

par Abel Bonnard.

Jules MICHELET*
par Daniel Halévy.

Alfred de MUSSET par Émile Henriot.

George SAND par Gérard d'Houville.

Gérard de NERVAL par Edmond Jaloux.

Alphonse de LAMARTINE par Léo Larguier.

René de CHATEAUBRIAND par Louis Latzarus.

Honoré de BALZAC par Étienne Rey.

Alfred de VIGNY*
par Robert de Traz.

BAUDELAIRE

par Jacques Crépet.

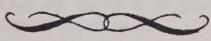
Théophile GAUTIER Jean-Louis Vaudoyer.

ETC. ETC.



DANIEL HALÉVY

JULES MICHELET



LIBRAIRIE HACHETTE





L'édition originale a été tirée sur papier Alfa.

EDITION ORIGINALE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by Librairie Hachette, 1928. Lection de monographies critiques, biographiques et documentaires, consacrées — d'André Chénier à Baudelaire et de Chateaubriand à Gérard de Nerval — aux plus grands écrivains français de l'École romantique dont le centenaire occupe aujourd'hui les esprits et ne pourrait être plus utilement commémoré.

Chacun de ces volumes comportera, sous forme d'essai, le portrait littéraire de l'écrivain envisagé, la biographie et l'œuvre étudiées en fonction l'une de l'autre.

Il ne s'agit pas ici de biographies romancées. On souhaite seulement de proposer au lecteur une vue d'ensemble exacte, informée avec soin sans cesser pour cela d'être vivante, sur l'homme et l'écrivain, constituant ainsi

LES ROMANTIQUES.

l'essentiel de ce qu'il importe de savoir sur chacun des sujets traités.

Les collaborateurs des Romantiques, dont la Direction a été confiée à M. Émile Henriot, ont été choisis parmi ceux des écrivains de ce temps que leur parenté d'esprit, leur sympathie ou leur affinité prédisposaient le mieux à étudier et à peindre la physionomie de l'auteur qui leur a été attribué. L'ensemble de la Collection présentera un panorama aussi complet qu'il soit possible du plus important mouvement de la Littérature française au XIX⁶ siècle.

LES ÉDITEURS.

JULES MICHELET

« Malaise universel, sublime tristesse du monde. »

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE, ADOLESCENCE¹

 J'ai crû comme une herbe entre deux pavés de Paris, mais cette herbe a gardé sa sève, autant que celle des Alpes.

Michelet pensons à Michelet, à quel Michelet pensons-nous? A l'historien classique, au narrateur d'Hannibal, des Croisades? Au philosophe historien, traducteur et commentateur de Vico et de Grimm? A l'orateur du Collège

1. La vie et la pensée de Jules Michelet, par Gabriel Monod, reste l'ouvrage essentiel pour l'étude de Michelet. Le Journal de Michelet ne nous est accessible (fragmentairement) que par les citations que Monod nous en donne dans son œuvre. — Quiconque veut connaître la pensée de Michelet doit lire le bel ouvrage récent de M. Jean Guéhenno, l'Évangile éternel, étude sur Michelet.

de France, moraliste, apôtre et révolutionnaire? A l'historien pamphlétaire, qui raconte la politique des cours, les Valois, les Bourbons? Au poète, au naturiste enivré, qui chante l'amour, la femme, la Mer? Au vieillard désespéré qui s'isole et maudit le siècle? Que d'hommes rassemblés sous ce vocable unique — Michelet! L'hagiographie républicaine a simplifié son souvenir. Il suffit de quelque attention pour le retrouver tel qu'il fut, immense, étrange, à peine saisissable.

Qui est Michelet? Je regarde son portrait, tel que l'a peint Couture. Cet être physique étonne. Plus on le fixe, et moins on en retire une impression certaine. Ce professeur assis devant sa table de travail, et qui se penche vers un interlocuteur invisible, va-t-il enseigner ou combattre? Veut-il convaincre, veut-il prouver, veut-il dissuader, ou charmer, ou entraîner, ou dominer, ou plaire, ou, plus profondément, aimer, faire aimer, se faire aimer? Ce regard vif, scrutateur, est-ce le regard d'un analyste curieux de tout voir ou d'un

voyant qui s'exalte? La lèvre, d'un dessin si fin, mystérieusement infléchie, qu'est-ce qui se marque en elle, une inquiétude, un sourire? Je pense au masque de Rousseau, tel que Houdon l'a vu, aigu et trouble. La ressemblance, la parenté sont certaines. Mais l'impression trouble n'exclut pas, en Michelet, la plus haute dignité. Quelle bizarrerie! Entre les traits mêmes du visage, il y a désaccord : une finesse extrême, une sorte d'enchantement, dans le haut, vers le front, les yeux, les narines, la bouche; et dans le bas, vers la tombée des joues et le menton, une massivité brutale. Monod a vu cela : « Le haut du visage était admirable de noblesse et de majesté, » écrit-il. « Son vaste front, encadré de longs cheveux blancs, ses yeux, pleins de flamme en même temps que de bonté, disaient sa poésie, son enthousiasme, son grand cœur. Les narines minces et dilatées exprimaient une intensité de vie extraordinaire. Sa bouche un peu grande, mais à lèvres fines, dessinée d'un trait accentué et ferme, était tour à tour

éloquente et spirituelle, et donnait à sa parole un son net et vibrant qui faisait porter chaque mot. Enfin, le bas du visage, le menton carré un peu lourd, révélaient la forte origine plébéienne, peut-être même un côté de nature moins idéal, plus matériel, qui ne se trahissait jamais dans la vie, mais qui parfois a percé dans ses derniers livres. Quand il parlait, quand la pensée animait ses yeux, on ne voyait plus que son regard, ce regard qui fut jusqu'au bout limpide et brillant comme chez tous ceux dont le cœur est resté jeune.... » Vallès de même a noté, défini ce contraste; il nous décrit « cette face osseuse et fine, mobile comme un visage de femme, solide comme un buste de marbre. »

Vallès est le plus net. Mobilité, solidité, il a vu et marqué les deux traits. Nerf et marbre, tel est Michelet, dans son âme comme dans son style. Sa nervosité est plus apparente et mieux connue que sa vigueur. Qu'on écoute sa phrase : si on n'en reçoit qu'un peu d'excitation ou de fièvre, c'est trop peu, la lassitude vient

vite. Beaucoup sentent ainsi, et Michelet les fatigue. Qu'on écoute encore : les séductions, le chant brisé recouvrent la base, l'armature solide d'un vocabulaire magnifique et d'une syntaxe inflexible, d'une parfaite latinité. En son temps même, où le latin était si bien su, peu le savaient et l'écrivaient comme Michelet. Moderne avec un génie d'audace et d'invention dont les plus novateurs, aujour-d'hui même, s'inspirent, il resta toujours en contact avec les antiques ses maîtres, avec son Tacite, son Virgile, et Vico, cet antique attardé auquel il dut plus qu'à tout autre.

* *

D'où vient Michelet? Nous le savons un peu; nous le savons par lui-même, par son récit, ses allusions nombreuses. Il y a des auteurs qu'on trahit en explorant leur ascendance : ils pensent ne rien devoir qu'à eux seuls et être libres, et peut-être

le sont-ils en effet. Michelet n'est pas de ceux-là. L'être auquel il s'est le plus intéressé, c'est lui-même. Il s'est toujours étonné du nombre et de la diversité des instincts qui l'incitaient à vivre, à entreprendre. Parmi tant d'histoires qu'il a racontées, il n'a jamais négligé, perdu de vue la sienne. Il n'y a sans doute pas un écrivain qui ait mêlé plus consciemment, plus volontairement sa personne à sa pensée. Michelet ne cesse de s'examiner, s'interroger, d'ajouter à son œuvre une sorte de commentaire perpétuel qui l'éclaire par tout le détail de sa vie, de son passé, de son intimité. Et il est fort possible que son plus beau livre, celui qui, dans quelque vingt ans, renouvellera et accroîtra sa gloire, soit ce mystérieux Journal qui effara Gabriel Monod par sa sincérité enragée (Monod s'exprime ainsi) et que nous ne connaîtrons (d'ailleurs mutilé) qu'en 1950. On nous en a laissé des fragments sur l'enfance, la jeunesse, les voyages, les deuils. Voilà nos sources, et elles nous semblent abondantes, mais c'est sans doute

une illusion; nous ne mesurons pas ce dont nous sommes privés, nous n'avons pas idée de ce que peut être cette immense confession qui occupa Michelet de sa vingtième à sa dernière année.

Par son père, par sa mère, Michelet appartient à deux sociétés, deux races différentes. Les Michelet sont de Laon. ville royale et cléricale. Ce sont de petites gens artisans et artistes, musiciens (Michelet avait gardé ce don, il chantait bien et juste, il aimait la musique). Le grand-père était organiste à la cathédrale. Le père avait vingt ans en 1788. Ses parents, le voyant intelligent, doué, souhaitaient qu'il entrât dans la cléricature, et le jeune homme les écoutait. C'était alors une carrière, on s'y mettait comme aujourd'hui dans l'Université, le secondaire ou le primaire. Il fut donc présenté à l'abbé de Bourbon, fils de Louis XV et de Mlle de Romans dont Laon était le bénéfice. Michelet raconte l'entrevue : « L'abbé, jeune prince de vingt-trois ans qui avait un demi-million de revenu ecclésiastique,

fort joli homme, aimable et mondain, était à sa toilette, à demi poudré. Il se leva, vint au-devant de mon père, le fit entrer dans son cabinet, le fit causer, le trouva homme du monde, sans vocation ecclésiastique. Il lui frappa amicalement sur l'épaule : « Très bien, mon ami, très bien, tu me plais, je te fais chanoine. » Il semble que nous avons déjà lu cela. C'est presque textuellement une page fameuse de Stendhal dans Le Rouge et le noir, où la place du père de Michelet est tenue par Julien Sorel. La Révolution souffla sur tout cela. L'abbé, les canonicats s'évanouirent. Le chanoine manqué (ne disons pas déçu), jeté dans Paris, devint ouvrier imprimeur et s'intéressa, avec toute la vivacité de sa nature, au mouvement de la rue, des émeutes, des clubs, à la grande aventure.

Du côté maternel c'est tout autre chose. Les Fourcy-Michaux sont Ardennais, ruraux, et presque paysans. Paysans, dira Michelet. Renwez, pays où les Fourcy-Michaux ont leur bien, forme une sorte de

clairière dans la forêt que rend doublement rude son climat nordique et son caractère de marche frontière. Là finit la France, là commencent les Allemagnes. On s'y est battu, on s'y battra, on s'y affronte. Le ciel, le sol, les traditions, tout ici donne à la vie un caractère de sévérité. Les Fourcy-Michaux vivaient en famille, en communauté sur leur terre, cadets et filles se sacrifiant pour la conservation du patrimoine, intégralement gardé depuis deux siècles. Religieux, mais autrement qu'on ne l'était chez les Michelet, catholiques pratiquants, non catholiques musiciens, paroissiens exacts, non clients des abbés. Un Fourcy-Michaux, prêtre à Laon, refusa de prêter serment en 1790. Le lien entre les deux familles, ce fut ce réfractaire. Il vivait pauvre et menacé dans sa ville. Une de ses nièces, toute jeune fille, vint des Ardennes prendre soin de lui, et ainsi connut ces aimables Michelet auxquels son énergie va porter tant de gloire.

Laon, Renwez, voilà les deux lointains,

les deux paysages humains sur lesquels se détache la destinée dont nous cherchons l'histoire. Mais Michelet n'est ni de Laon ni de Renwez, il est de Paris. De tous les grands écrivains français, avec Molière, avec Voltaire, le plus parisien, le seul qui le soit vraiment, parisien sans parisianisme, parisien avec grandeur, c'est lui. Il connaît Laon, il ira passer quelques semaines chez les tantes de Renwez; la Picardie, les Ardennes auront place dans ses souvenirs, mais n'en seront que les lointains, « J'ai crû comme une herbe entre deux pavés de Paris, » écrit-il. Voilà notre Michelet. Cette rue du Marais, ce pauvre logis, cette chapelle désaffectée où le père a installé ses presses, le chœur des Dames de Saint-Chaumont: cette chambre à coucher dans l'arrièreboutique, tout à la fois salle et cuisine, voilà le cadre et les appuis réels. Pauvre atelier : le travail y est rare. Le père Michelet s'était établi imprimeur vers 1796, croyant à la durée des institutions révolutionnaires, à la prospérité du livre, du

journal et de leur industrie. Napoléon était venu, et l'artisan déconcerté n'eut plus à composer que des chansons, des cartes à jouer et des décrets. Matière ingrate et pauvre rendement. Ce Michelet était un enfant, mal fait pour la mauvaise fortune; il vivait toujours occupé de propos, de projets, tenté par les plaisirs, « fils de la grâce, » dira plus tard son fils; il affrontait mal la disgrâce. Les dettes s'accumulaient, il s'en souciait peu. La femme, inlassable, veillait à tout, aux livraisons, aux échéances, résistait de son mieux, non sans disputer et crier. C'est un intérieur amer, où l'enfant n'ignore rien. A six ans, il participe aux scènes et, quand la mère crie contre le père, crie avec elle de toute sa force. Un plus faible aurait été gêné, peut-être même brisé par la respiration d'une telle atmosphère. Mais le petit est vivace. Querelles et cris ne le dépriment pas. Il respire l'odeur de l'encre, manie les épreuves, les feuilles fraîches; il aide son père; ses jouets, ce sont les lettres de plomb; son amusement, c'est de les déchif-

frer et de les assembler, de lire et d'écrire. Tout imprimé est son bien, il s'en empare : cahiers de chansons, livre d'heures de la mère, où il rencontre des mots étonnants. Et il observe et il écoute : 1805-1810. dures années. Le canon des Invalides tonne pour les victoires, et jamais pour la paix. Wagram, Eylau, Friedland: que de sang versé, et si loin! La police est de plus en plus sévère et dure aux imprimeurs. Au foyer des Michelet, la misère s'installe. Le père et ses amis, causant entre eux, parlent de la Révolution, fredonnent le Ca ira. Tout cela intéresse l'enfant, éveille son esprit. Souvent, assis sur une marche de pierre dans un coin de l'atelier-chapelle, il improvise d'immenses récits. Le père et la mère s'étonnent et écoutent. Car ils admirent leur garçon. Là-dessus, ils sont d'accord, et le grand-père de Laon et les tantes de Renwez, tous et toutes sont avec eux d'accord : Jules est extraordinaire, il honorera le nom; il faut, coûte que coûte, l'envoyer aux écoles.... On se cotise, on l'y envoie. L'école d'abord,

puis le lycée, et le garçon, sans effort visible, devient latiniste, le premier de sa classe, helléniste, toujours le premier. Il ajoute à son monde enfantin la Grèce, Rome, Virgile, l'Imitation, et l'ancienne France qu'il découvre dans ce musée des Grands-Augustins où les agents révolutionnaires avaient réuni les saints. les saintes, les rois, les reines, toutes les statues qu'ils avaient pu tirer des abbayes dépouillées ou détruites. 1811, 1812 désastreuses années. Le père Michelet ferme son imprimerie, il va en prison pour dettes, la mère meurt, la famille est accablée. L'enfant résiste. Telle page est fameuse : elle est citée partout; comment ne pas la citer encore?

« Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis (mes camarades) se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moimême : sans feu (la neige couvrait tout),

ne sachant pas trop si le pain viendrait, tout semblant finir en moi — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir.

« Qui me donna ce mâle élan?... Ceux avec qui je vivais : mes auteurs favoris. J'étais chaque jour attiré davantage vers cette grande société. Je faisais hâte pour leur revenir. »

La mère morte et l'atelier fermé, le foyer des Michelet n'existe plus. Pourtant rien n'est perdu. Le père avait, à défaut de vertus, un aimable et utile savoir-vivre. Il plut à un docteur, qui tenait, aux abords du Jardin des Plantes, un établissement complexe: Institut médical, auquel était joint une table d'hôte, maison Vautrin doublée d'une maison de santé. Ce docteur avait été ecclésiastique avant la Révolution et gardait les manières de son ancien état. Soignait-il? Confessait-il? Consolait-il? Des aristocrates ruinés, épaves de l'ancienne

société détruite, hommes et femmes, des gens bizarres fréquentaient cette maison, cet homme bizarre. Il fallait quelqu'un pour administrer tout cela, pour présider la table; le père Michelet vit le docteur, comme naguère il avait vu l'abbé de Bourbon; il convint, il fut engagé. Et le fils vint avec le père, le timide, l'orgueil-leux jeune homme qui s'installa, s'enferma avec ses livres, curieusement regardé par les femmes, déjà inquiet d'elles, mais leur tournant le dos.

Il avait dix-huit ans, et la gloire commençait pour lui. A la fin de sa rhétorique, il remportait le prix d'honneur au Concours général, et son discours parut si beau — ô temps révolus! — que deux personnages considérables dans l'État, les ducs de Richelieu et Decazes, voulurent le connaître. Villemain, son maître, le présenta aux ducs, et à ses éloges ajouta un conseil : « Vous êtes écrivain, écrivez.... » Michelet, qui raconte l'entretien, ajoute rudement : « Je n'en avais nulle envie, n'ayant rien à dire. Je préférais continuer mes études. »

* *

1820, le siècle est indécis, on y respire l'air du siècle passé. Il a suffi d'un discours pour mettre Michelet hors de pair, le signaler, le rapprocher des grands. A vingt ans, il est docteur. Sa thèse, sur Plutarque, a trente pages. Quelle différence avec les accablants travaux qui, jusqu'à leur trentième, leur quarantième année, pèsent sur les nôtres! On lui confie, dans un lycée, un emploi qui l'occupe sans l'astreindre et lui permet de travailler. Il se perfectionne dans la connaissance de l'antique et il s'initie au moderne, il lit Rousseau, Chateaubriand, Walter Scott, Byron, Gœthe. Il habite toujours cette maison de santé, mange à cette table d'hôte que préside son père. Non loin, sur les pentes du Panthéon, Rastignac, hôte de la maison Vautrin, rencontre Bianchon et le vieux Goriot. A la Maison Michelet, le ton est différent : le calembour n'est pas admis. la vieille politesse est cultivée, la présence

de quelques femmes bien élevées change l'atmosphère. Il y a là deux nobles dames, âgées, malades, qui se sont retirées, chacune amenant sa fille de compagnie. L'une de ces deux filles, Pauline Rousseau, plaît au jeune Michelet et l'apprivoise. C'est une bonne créature, un peu faible, traquée par un sort pitoyable. Sa mère, chanteuse d'opéra, mariée à un certain baron de Navailles, devenue baronne l'a négligée, abandonnée, presque reniée, à cause de ce titre dont elle est devenue vaine. Cette baronne de rencontre habite avec son fils, le jeune Navailles, son amant par surcroît, et qui vit en complète oisiveté, entretenu par sa mère et maîtresse. De temps en temps, il vient rendre visite à sa sœur Pauline. Galanterie, inceste, facilité; quand Michelet racontera le xviiie siècle, il n'aura qu'à se souvenir et grossir sans mesure, à un demi-siècle de distance, ces quelques traits qui l'ont frappé. Pauline a le cœur triste et tendre, elle attendrit son camarade; ils deviennent amants, et leur liaison, en cette maison où se croisent

tant de vies libres et d'expériences, sans doute, n'est pas longtemps secrète.

En 1823, le docteur se retire. La société qu'il a groupée se dissipera-t-elle? Pauline et Michelet ne veulent pas se guitter. Il n'est pas question de mariage entre eux. Michelet est jeune, et les tantes de Renwez, qui de loin surveillent leur neveu, opposeraient au mariage leur veto. Elles le trouveraient prématuré, imprudent, immoral. A tous égards, elles blâmeraient. On s'arrange. Autour des deux amants un groupe se forme, qui essaimera. Pauline est liée d'amitié avec la femme de compagnie de l'autre vieille noble, et toutes deux décident de rester ensemble avec leurs deux malades, l'une infirme et l'autre gâteuse. Il ne manque qu'un domicile. Le père Michelet a la main heureuse, il trouve, rue de la Roquette, une maison des champs (le quartier de la Roquette, en ce temps-là, était champêtre) où Sedaine avait habité. La maison est divisée en deux ailes : c'est parfait. L'une sera pour le ménage des deux malades et l'autre pour

les Michelet, auxquels se joint un étudiant en médecine, Poinsot, ami de Jules; pour les deux jeunes gens une chambre suffira. Le caravansérail s'installe.

Dès lors, nous sommes renseignés par un volume que la veuve de Michelet, à la fin du siècle, a publié. Mais avant de le publier, ne l'a-t-elle pas révisé? n'a-t-elle pas émondé, choisi? le Journal même, son texte entier, le lisons-nous? Sur les Charmettes, nous savons tout : sur la maison de la rue de la Roquette, le Journal est réticent. Nous ne connaissons pas les ennuis de Pauline qui voudrait être épousée, nous ne voyons jamais passer le Navailles équivoque, nous ne respirons pas l'odeur humaine dont Michelet s'imprègne, et qui imprégnera, dans vingt, trente ans, tant de pages de son œuvre. Où est la franchise du vieux xviiie siècle, Diderot et sa verdeur, Rousseau et sa naïveté sublime? Ne nous contristons pas. Le Journal, tel que nous l'avons, est beau. C'est un double roman, d'idées et d'amitié. Pauline, les femmes, y paraissent à peine.

« Les passions intellectuelles, » écrit Michelet, « ont dévoré ma jeunesse. » Il tient journal de ces passions. Mais il lui est impossible, dans leur feu, de rester seul. Michelet n'est pas, ne sera jamais un solitaire. Son cœur frémissant veut un compagnon. Ce compagnon, l'ami, ce sera Poinsot. Qui est Poinsot? Il va mourir, on l'entrevoit, on le connaît à peine. Est-ce un esprit supérieur, un égal que Michelet a trouvé? est-ce un confident, un esprit soumis, dévoué et qui écoute? Nous ne le saurons jamais. Nous ne l'approchons qu'à travers Michelet, qui semble ne pouvoir penser qu'avec lui, presque pour lui, mais qui jamais ne pense à lui : il ne pense qu'aux idées. « Mon inquiétude me portait vers tous les sujets à la fois, » écrit-il. « C'est un sûr moyen de ne faire rien qui vaille, mais j'étais poussé, tiré hors de moi, tout en me plaignant de ne pas avancer. » Michelet entraîne Poinsot dans ces inquiétudes. Le voilà, les voilà, tous deux poussés, tirés vers le romantisme naissant. Michelet résiste : le romantisme est une

plainte, à laquelle répugne son instinct robuste, plébéien. Les hommes, il n'en doute pas, ont une tâche à faire ici-bas. Et le voilà, les voilà, poussés, tirés, vers le libéralisme; là encore, séduction, résistance : le libéralisme continue les idéologies du xviiie siècle; il est sec, il isole les êtres, il ne fait pas battre les cœurs unanimes; il n'inspirera pas la tâche des hommes, il ne pourra suffire aux temps nouveaux. Et voici Michelet, voici nos deux jeunes gens attirés par le catholicisme renaissant. La liturgie est si émouvante, les foules si belles, si nobles, quand elles se forment aux jours anniversaires. Michelet se fait baptiser — n'omettons pas que le souci de sa carrière rendait cela presque nécessaire - et, aux grands jours, on le voit aux offices. Toujours Poinsot est présent. A la fin du jour, Michelet va le chercher à Bicêtre, l'entraîne dans ses promenades, et souvent le matin, dès cing heures, l'éveille pour lui communiquer une première pensée.

1820, c'est une année que peu de mots

résument dans le Journal : « Rien que des lectures. La Grèce, la Bible, l'Évangile. Je commence les mathématiques qui bientôt me passionnent.... Nos longs entretiens donnent le change au besoin que j'ai de produire.... » 1821, ce bonheur d'amitié que Michelet a rencontré prend fin. Poinsot tombe malade, la phtisie le détruit en dix mois. Le Journal de Michelet devient le Journal de son deuil. Il reste seul et ne s'abandonne pas. Pour son esprit exalté, tout est incitation au travail: incitation, la présence d'un ami; incitation, la douleur de le perdre. « Grande amertume, mais l'immensité de la science m'apparaît. Mon isolement cruel me rejette du côté des idées. Je n'échappe à la mort qu'en mourant à moi-même. » Avec une passion douloureuse, il rentre dans ses méditations, il y avance. Il découvre l'histoire telle que les Allemands et Vico l'ont transformée en y mêlant la recherche de ses lois, la vie profonde de ses peuples, en y cherchant l'ordre de la pensée. Son esprit commence à se fixer : il ne sera ni

un littérateur ni un philosophe, mais il mêlera la philosophie à l'histoire, dans l'histoire il cherchera une philosophie. Làdessus, perspectives nouvelles, renouveau de lectures. Mythologie, linguistique, droit, il faut ne plus rien ignorer. Souvent, vaincu par la fatigue de ses yeux, il renonce à lire davantage, et se couche. Alors son père rouvre le livre à la page où Michelet l'a fermé, et lit tout haut jusqu'au moment où le laborieux jeune homme, vaincu une seconde fois, ferme les yeux et s'endort.

Et le cadre, le paysage de tout cela, inoubliable comme les êtres, c'est un Paris que nous ne connaissons plus, une ville toute française, déjà grande, non pas encore démesurée, et qui, de tous côtés, par ses faubourgs, communique librement avec les forêts, les champs, les vergers et les vignes. La Roquette était un fort village. Trois ou quatre fois par semaine, Michelet descendait vers Paris pour aller faire sa classe à Sainte-Barbe. Il traversait l'espace où, peu auparavant, s'élevait la forteresse de la Bastille; il franchissait la Seine,

saluant au passage Notre-Dame vétuste, vénérable, non encore restaurée, non encore achevée, telle que le Moyen Age l'avait laissée, et portant sur ses sculptures brisées la marque partout visible et fraîche des marteaux révolutionnaires. Il montait les pentes du Panthéon, son chemin le faisait passer entre le vieux Collège de France et la jeune École Polytechnique. Sainte-Barbe était alors installé au delà du Panthéon, dans ce quartier conventuel et savant où se trouvent, aujourd'hui encore, l'École Normale et les bâtiments de l'ancien Collège des Jésuites, rue des Postes. Puis recommençaient les jardins, le Luxembourg, l'Observatoire, et les campagnes du Montparnasse, de Plaisance et de Picpus. Du temps où Poinsot vivait, les deux amis allaient en promenade, tantôt vers le Jardin des Plantes et Bicêtre, tantôt vers les hauteurs de ce Ménilmontant agreste et vigneron, où Rousseau, un demi-siècle auparavant, herborisait, rêvait. Poinsot mort, les promenades de Michelet eurent un nouveau but : on avait enterré Poinsot au Père-Lachaise, il y avait reçu la sépulture des pauvres, et Michelet allait vers ce rectangle de terre nue où il avait de ses mains accumulé quelques pierres. Tel jour il emportait la Bible, tel autre les Lettres Persanes, et il restait longtemps, lisant et méditant, vers les hauts lieux du cimetière boisé. Paris était à ses pieds; il en écoutait le murmure lointain et se sentait comblé par la familiarité des morts et des vivants, enveloppé dans la communion de l'humanité éternelle, communion mystérieuse qui est l'âme de l'histoire même. Il était au seuil de sa vie, de son œuvre, et il le savait.

CHAPITRE II

L'HISTORIEN CONSERVATEUR

« Je sus avant l'heure ce que c'était que souffrir et vouloir, non le vain désir mais la volonté réalisée par le travail. L'avenir n'est pas chose faite qu'il faille attendre; il faut le créer soimême. »

ICHELET va créer son avenir. En 1824, année décisive en tous sens, il se marie, il se choisit un maître, voilà les actes essentiels.

Le mariage : c'est une régularisation, il épousera Pauline. Cela a des inconvénients, il le sait; Pauline est sans fortune, sans famille avouable, sans vraie intelligence. Mais elle lui est dévouée et il lui doit beaucoup; il ne l'abandonnera pas. Les parents ardennais sont mécontents, surtout cette redoutable tante Hyacinthe qui,

de là-bas où elle règne, voudrait régner à Paris. Nous pouvons lire, dans les papiers conservés à Carnavalet, les minutes des lettres que Michelet lui écrit. Comme il entre dans le jeu de la provinciale, de la régente terrienne! Comme il parle bien son langage, et comme on le sent près d'elle, ce garçon que les idées passionnent, mais n'empêcheront jamais de conduire prudemment sa vie : il lui présente Pauline comme une ménagère capable, exemplaire, et son mariage comme un calcul; il réussit à l'apaiser.

Le voilà établi, sa vie matérielle a ses bases. Et dans cette même année il fixe son esprit, il prend Vico pour maître.

Un tel choix est par soi-même un acte de génie. Sauf pour quelques spécialistes de l'histoire des idées, Vico, aujourd'hui même, n'est qu'un nom. Penseur solitaire, il ne se lie à rien, et son abord est toujours difficile. Au début du xixe siècle, Vico n'était pas même un nom, il était inconnu, et aucune curiosité, aucun engouement ne dirigeaient vers lui. Michelet le découvrit

au hasard d'une lecture, d'une conversation, et aussitôt l'adopta. Il fut son disciple unique, il l'est resté. Qui est Vico? Un humble lettré des dernières années du xviie siècle, des premières années du xviiie. Il vivait à Naples, donnant des leçons, rédigeant des dédicaces et des inscriptions latines pour le beau style desquelles il était admiré. Ses contemporains surent à peine qu'il écrivait des livres de jurisprudence et ne devinèrent pas que les Principii di Scienza Nuova contenaient une philosophie puissante; quelques-unes des précisions et presque toutes les idées directrices de ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie de l'histoire. Vico, le premier, vit dans les mythes, les légendes populaires, les formes antiques du droit, dans le langage même, une source, la source essentielle des connaissances historiques. Sa pensée ne se propagea pas : le rationalisme cartésien dominait alors les esprits et les emprisonnait. Par l'étude des mythes, l'analyse des langages, écrivait Vico, l'esprit connaîtra cette activité instinctive qui est commune à tous les peuples, qui les gouverne, qui commande à leur raison même; par elles, l'histoire commencera de nous être éclairée, et nous pourrons fonder cette science nouvelle, *Scienza Nuova*, dont il formule les axiomes avec une autorité singulière :

- « Des idées uniformes nées chez des peuples inconnus les uns aux autres doivent avoir un motif commun de vérité.
- « Les traditions vulgaires doivent avoir quelques motifs de vérité, qui expliquent comment elles sont nées et comment elles se sont conservées longtemps chez des peuples entiers.
- « Le droit naturel des gens est sorti des mœurs et coutumes des nations, lesquelles se sont rencontrées dans un sens commun, ou manière de voir uniforme, et cela sans réflexion, sans prendre exemple l'une de l'autre.
- « Le critérium dont se sert la Science nouvelle est celui que la Providence divine a enseigné également à toutes les nations,

savoir : le sens commun du genre humain, déterminé par la convenance nécessaire des choses humaines elles-mêmes (convenance qui fait toute la beauté du monde social).

« Ce que l'universalité ou la pluralité du genre humain sent être juste doit servir de règle dans la vie sociale. La sagesse vulgaire de tous les législateurs, la sagesse profonde des plus célèbres philosophes s'étant accordées pour admettre ces principes et critérium, on doit y trouver les bornes de la raison humaine; et quiconque veut s'en écarter doit prendre garde de s'écarter de l'humanité tout entière. »

L'homme qui a écrit ces lignes n'appartient à aucun âge. Philosophe et voyant attardé de la Grande Grèce, Vico va seul dans l'histoire des idées, c'est sa grandeur, c'est aussi sa difficulté, et le mérite de Michelet est de l'avoir compris. En même temps qu'il découvre Vico, Edgar Quinet, son ami, découvre et traduit Herder. Ce double choix nous renseigne sur la race

nisme, en ce temps-là, séduisait, entraînait les esprits. Quinet se laisse entraîner et séduire. Michelet, avec décision, résiste. Ce n'est pas qu'il soit insensible, tout au contraire, il est fort sensible au prestige des idées nouvelles; mais il se méfie de sa sensibilité même, un instinct supérieur lui conseille d'être prudent, de résister, de se garer. Il le dira plus tard, il se serait noyé dans l'océan germanique, il aurait été dévoré par les hydres, les centaures et les chimères de la philosophie allemande, s'il n'avait eu deux forces tutélaires : son Virgile, son Vico.

La latinité est une école dont il ne se détachera pas. Il étudiera l'Allemagne, mais plus tard, quand Vico l'aura discipliné, fortifié. Vico répond à tous les besoins de son esprit : il ouvre les voies, mais il y porte un esprit lucide, sculptural, de méditerranéen. Sa pensée a pour sources les Pandectes, Pythagore, Héraclite. Il n'a pas ce sens de l'infini qui caractérise l'Allemand. Il cherche à écrire des

lois, à découvrir des rapports et des rythmes. Son savoir a une base étroite : c'est le monde italique. Dans ce monde, que l'histoire a labouré, Vico trouve toutes ses expériences. Deux civilisations s'y succèdent, l'Antique, terminée par une catastrophe, et la Moderne, encore énigmatique. Vico sait (le xvIIIe siècle l'oubliera, le xixe siècle l'ignorera) que les civilisations sont mortelles. Grâce à lui, Michelet, en 1824, recoit cet avertissement. L'histoire antique commence par les mythes du polythéisme, se continue par les héros, les cités, s'achève par le droit des prêteurs : alors l'homme est affranchi des liens traditionnels, cherche la liberté et trouve la destruction. Nouvelle barbarie, recommencement de toutes choses : des mythes avec le christianisme, des héros avec la chevalerie féodale, des cités avec les communes; et tout s'achève encore une fois avec le droit civil : de nouveau l'homme se libère. Ici, pour Vico, le drame est suspendu, mais sa prévision est certaine : nécessairement, éternellement, pense-t-il, les destructions succéderont aux reconstructions historiques:

« Et au-dessus de tout cela, » écrit Michelet dans ces pages de son *His*toire Romaine où il dit ce qu'il doit à Vico et résume sa pensée,

« Au-dessus de tout cela, une immense poésie historique, l'inspiration du tombeau de Virgile, l'écho des deux Toscans qui ont chanté les antiquités de l'Italie : Virgile et Dante; enfin, une mélancolique réminiscence de la doctrine étrusque des Ages, la pensée d'une rotation régulière du monde naturel et du monde civil, où, sous l'œil de la Providence, tous les peuples mènent le chœur éternel de la vie et de la mort. Voilà Naples, et voilà Vico. »

Et voilà, pour une grande part, Michelet. Toute sa vie, nous le verrons occupé par le problème que Vico a posé : Que devient l'homme, quand les mythes ne l'inspirent plus? Est-il possible de créer pour l'homme de nouveaux mythes? L'homme, l'huma-

nité modernes sauront-ils se sauver par l'invention d'un nouveau mythe, ou disparaîtront-ils dans une catastrophe?

* *

Voyons comme notre Michelet s'installe dans ses tâches. Il vise haut et n'attend aucun succès rapide. Il veut se ménager un long temps pour ses études. Il a donc besoin, pour assurer sa vie, de s'appuyer sur l'État, d'être employé par l'Université. Il fait tout le nécessaire pour y assurer sa carrière. L'Université était alors soumise aux influences catholiques. Michelet a pour ces influences les égards convenables (d'ailleurs il n'y répugne pas, il croit à la bienfaisance morale du christianisme et de l'Église même). Les libéraux étant mal vus, le champ est libre, il en profite. Une chaire était vacante à Sainte-Barbe : on l'y nomma. L'Université avait besoin de livres scolaires : il les écrivit. Son Précis d'histoire moderne est un modèle

par la concision, les vues, la sagesse, et reste un chef-d'œuvre. L'Université royale et cléricale l'adopta. Pour occuper son père, sa femme, et gagner quelque argent, il prit des élèves, qu'il logea et nourrit. Ces tâches, suffisantes à remplir la vie d'un homme, il les ajouta, sans effort apparent, à ses travaux d'historien, de philosophe, d'écrivain. Et - ceci est le plus surprenant - sa sensibilité, son génie de poète résistent à l'usure des besognes. Dès lors, il distribue ses journées selon un ordre inflexible, et qui les réglera jusque dans l'extrême vieillesse. A quatre heures du matin, lever. Son père le réveille, car il est dormeur et doit être secoué. Le père se remet au lit et le fils à sa table. Vers huit heures, brève interruption: Michelet surveille le départ des pensionnaires. De nouveau, travail. Souvent il déjeune seul, ignorant sa maison. Toujours il étudie, traduit Vico: c'est le fond. Ainsi étayé, garanti, il ne redoute rien. Il apprend l'allemand, ajoute Luther à Vico, à Virgile, un lyrisme à un lyrisme. Il lit les histo-

riens germaniques du monde italique, les Niebuhr, les Bunsen, il étudie l'histoire allemande, il en aime l'accent populaire, naïf; il cherche à considérer, à comprendre sous un même regard, deux humanités primitives, la germanique et l'italique. La simultanéité est sa méthode même; il espère atteindre, par elle, une certaine constante humaine, ce chant, cette connaissance d'une humanité éternelle qui le hanteront toujours. Durant ses longues journées il n'a qu'une distraction : ses cours. Mais c'est à peine une distraction, ce n'est nullement un trouble. A l'École Normale où maintenant il professe, il trouve un auditoire de jeunes hommes capables de l'entendre. Il leur parle avec liberté, abandon, et il lui est si aisé de dire, d'exprimer, il a si fort le goût de la communication des pensées, des esprits, que sans ennui, sans fatigue, il leur prodigue son expérience et ses recherches. Les Jules Simon, les Duruy, les Ravaisson, les Wallon et maints autres, se souviendront de ces heures merveilleuses. Deux enfants

lui naissent, mais il ne semble pas que la paternité l'occupe beaucoup : selon son expression même, il vit aveuglé de travail. C'est trop: en 1827, il tombe malade, crache le sang. On doute qu'il résiste, certains le croient perdu. Grâce aux soins dévoués de Pauline, grâce à son énergie - il n'est pas de ceux qui se laissent mourir - Michelet guérit. Il reprend ses travaux, ses cours, il accepte un nouvel emploi : on l'appelle aux Tuileries pour enseigner l'histoire à la fille de la duchesse de Berry, la princesse de Parme. S'il plaît - et il plaira - le jeune comte de Chambord, dauphin de France, deviendra son élève. Il a trente ans, l'avenir qu'on lui devine est celui d'un Bossuet.

Voilà bien des grandeurs : Michelet ne les dédaigne pas, mais ce qu'il estime surtout, ce sont les assurances de liberté qu'il trouve en elles. Sa vocation créatrice, jusqu'alors contenue, éclate. En 1829, il quitte Paris, il part pour l'Italie. Son esprit, fourbu par l'excès des lectures, avait besoin de détente, de nourritures réelles, de conversations et de spectacles. Le temps dont il dispose — six semaines — est court, il faut donc qu'il se surmène encore. Il n'y manquera pas. Il passe dix nuits dans les étroites diligences qui vous brisaient le corps, il connaît la Lombardie, la Méditerranée, Rome, le sol virgilien, et ces grandes choses, pour lui nouvelles, exaltent un génie qu'il n'avait pas encore exercé. De retour à Paris, il écrit d'abondance l'exorde de son *Histoire Romaine*:

quoique Rome soit toujours une grande ville, le désert commence dans son enceinte même. Les renards qui se cachent dans les ruines du Palatin vont boire la nuit au Vélabre. Les troupeaux de chèvres, les grands bœufs, les chevaux à demi sauvages que vous y rencontrez au milieu même du bruit et du luxe d'une capitale moderne, vous rappellent la solitude qui environne la ville. Si vous passez les portes, si vous vous acheminez vers un des sommets bleuâtres qui couronnent ce paysage mélancolique, si vous suivez à travers

les marais Pontins l'indestructible voie Appienne, vous trouverez des tombeaux, des aqueducs, peut-être encore quelque ferme abandonnée avec ses arcades monumentales; mais plus de culture, plus de mouvement, plus de vie. De loin en loin un troupeau sous la garde d'un chien féroce qui s'élance sur le passant comme un loup, ou bien encore un buffle sortant du marais sa tête noire, tandis qu'à l'Orient des volées de corneilles s'abattent des montagnes avec un cri rauque. »

Chateaubriand a trouvé son continuateur, l'histoire son rénovateur. L'Histoire Romaine est une œuvre admirable, Michelet ne fera jamais mieux. « L'Histoire, » écrira-t-il plus tard avec la brièveté impérieuse d'un vieillard, « c'est le temps. » Mais c'est davantage encore : le jeune Michelet l'a compris. Dans l'écoulement du temps, quelque chose se construit, se détruit sans cesse, et le drame est là, déterminé par cet instinct des peuples qui veulent obstinément réduire la part

de l'éphémère, vaincre le temps dans le temps même, organiser, c'est-à-dire stabiliser leur destin. L'Histoire Romaine de Michelet éclaire, raconte ce drame. Avec une audace systématique (disciple, sur ce point, de Vico et des Allemands), Michelet déclare inexistants les Romulus et les Rémus, les Numa, les Tarquin, insignifiantes leurs chroniques, il ne voit en eux que les figures mythiques, les héroïsations du travail anonyme accompli par les masses. La difficulté, pour l'historien, c'est de comprendre ce travail, de donner sens et forme à la multitude des faits. De même, peut-être, que le mathématicien, par ses calculs, réussit à manier le nombre infini des différentielles, Michelet veut manier, exprimer par ses synthèses le nombre infini des êtres, des foyers, des établissements ruraux, des cités, des usages populaires, des prescriptions sacrées, dont l'ensemble compose le monde italique. A force d'ingéniosité et d'art, il y parvient. Il sait tout ce qu'ont su Montesquieu, Gibbon, Niebuhr; par surcroît il a lu

Chateaubriand, Walter Scott — ces grands historiens — et Augustin Thierry. Au seuil de son Histoire Romaine, il ressuscite l'humanité italique, étrusque, osque, latine, samnite, rude et sentencieuse, il installe les agriculteurs géomètres — agrimensores — qui appliquent la même mesure aux cieux et à leurs champs, qui confondent dans leurs cultes la foudre et la charrue, le dieu invisible et la borne. Tout cela, il le ranime, nous le connaissons par lui, il s'appuie, pour commencer cette œuvre, et toute son œuvre, sur l'humanité la plus solide, la plus antique. Ce qu'il appellera plus tard l'homme éternel, peutêtre ne l'a-t-il jamais mieux atteint qu'en ces pages.



Les agitations extérieures ne l'intéressaient pas; il les ignorait. Les libéraux s'agitaient très fort, la vieille querelle renaissait entre les Bourbons et les Français; Michelet n'y prenait pas garde. Des lointains où il vivait, les Royer-Collard, les Benjamin Constant paraissaient peu de chose. Plus tard, il en a fait l'aveu : « Leurs noms, » dit-il, « vinrent de la rue un matin jusqu'à ma retraite. Je donnai un coup d'œil à ceux qui les portaient. Malheureusement je m'y pris mal : j'appliquai contre mon œil le gros bout de la lorgnette, ils me parurent petits, et je repris mes chroniques. »

En juillet 1830, il dut laisser ses chroniques, car on s'ameutait dans les rues. Le drapeau tricolore flottait sur Notre-Dame. Les Parisiens s'armaient. Ils combattirent trois jours et vainquirent. Ce fut une étonnante résurrection : la Révolution recommençait, les vieux soldats sortaient leurs aigles.

La situation de Michelet était délicate. Il avait servi la Restauration royale, accepté les emplois, les faveurs de la monarchie bourbonienne. Saurait-il, dans la bagarre, ne rien perdre? Il y réussit. Villemain, Guizot le protégèrent. Louis-Philippe avait une fille, la princesse Clé-

mentine: Michelet devint son précepteur. La rémunération fut un peu moindre, car Louis-Philippe, qui savait compter, ne voulut pas donner autant que donnait le Bourbon. Mais le budget de l'État pourvut, et largement, à la différence: Michelet fut nommé conservateur aux Archives. Un changement de princesse, deux emplois au lieu d'un, voilà, d'une manière positive, ce que signifia pour lui la révolution de Juillet. C'était un homme qui savait vivre.

Le spirituel ne se laisse pas si aisément déchiffrer. L'événement était considérable. Il ranimait les plus enivrants, les plus dangereux souvenirs. Un héros légendaire, un géant, soudain dégagé de ses liens, se relevait. Par toute l'Europe, on attendait le recommencement des subversions et des guerres. A Paris, le peuple avait été brave, gai, honnête. L'histoire des trois journées — les Trois Glorieuses, ce fut longtemps leur nom — semblait une sorte de miracle. Pendant trois jours, la police n'existant plus, il ne s'était produit, disait-

on, ni un meurtre, ni même un vol. Le peuple avait manifesté une puissance de courage, de bonté, de pureté, jusqu'alors inconnues. Là-dessus que d'espérances! Les têtes s'exaltaient. La polémique des libéraux bourgeois n'avait pas intéressé Michelet, mais l'exploit populaire, la valeur parisienne, le touchaient extrêmement. Il pensait y reconnaître un de ces phénomènes profonds, collectifs, que la critique historique retrouve quand elle interprète les mythes de la haute antiquité. Il observait, il admirait, sans toutefois se départir de sa réserve, sans cesser d'être distant. Paris, au lendemain de sa victoire, était devenu un vaste club. Ce qu'on appelle les idées de 1848, c'est en 1830, 1831, 1832 qu'elles furent conçues. Démocratie pure, socialisme, communisme, tout alors fut rêvé, souvent même formulé d'une manière définitive. Michelet n'était nullement disposé à se laisser entraîner; on trouve dans ses écrits les signes d'une résistance souvent très vive. Le peuple, oui; les idéologues, non! Leurs véhéments discours l'impression-

naient comme des boniments de foire, comme les mauvais symptômes de ce qu'il appelait durement un choléra moral. Un soir, quelque ami, Gustave d'Eichthal peut-être, le conduisit chez les Saint-Simoniens. Il entendit une déclaration sur la religion nouvelle, l'émancipation de la femme, le culte de la chair. « Croix, » s'écria un orateur, « tombe des temples! » Michelet éprouva une vive aversion; l'expérience confirmait ses dégoûts et il ne la renouvela pas. Il n'irait pas de ce côté. Panthéisme, mysticisme, faciles espérances, rien de tout cela ne lui agréait : son Virgile, son Vico l'avaient plus sévèrement instruit. « La vie, » écrira-t-il plus tard, « était fort trouble, ma route côtoyait deux torrents qu'on aurait cru tout emporter et qui, même pour un solitaire, n'étaient pas sans attraction. L'un était le flot romantique, d'un si grand éclat littéraire. L'autre était le mouvement des écoles utopistes, qui cherchaient le fond même, voulaient renouveler la foi et la société. Je les vis du dehors, libre contemplateur, et les

observai du rivage. » Pour dire son mot dans ce tumulte et marquer sa présence, il rédigea un écrit rapide, une Introduction à l'Histoire Universelle. Éblouissantes pages: tous les peuples sont évoqués, ceux d'Asie, ceux d'Europe et trois d'entre eux sont donnés en exemple : la Judée, l'Italie, la France; la Judée apporte Dieu, l'Italie et la France apportent le Droit. Ce sont les trois libératrices, capables de former l'humanité, de l'affranchir des rêveries du panthéisme asiatique.... Éblouissantes, disions-nous; disons même: enthousiastes; une émotion s'y manifeste, une vibration, qui plus tard reparaîtra, s'amplifiera. Mais prenons garde; à l'instant où nous sommes, Michelet conduit sa main avec sang-froid. L'Introduction est un écrit très médité. « Je l'improvisai, » écrira-t-il plus tard, « d'un mouvement incroyable. » Sans doute, le mouvement existe, nous en sentons la force et la beauté. Alors, dira-t-il encore, « je fis explosion. » Ce n'est pas vrai. Méfions-nous des renseignements que donne le vieux Michelet : ce sont des transpositions apologétiques, conçues pour donner un air d'unité à une changeante vie. En 1831, Michelet ne fait pas explosion. Il sait d'où il vient, où il va, il croit savoir où il s'arrêtera. L'Introduction à l'Histoire Universelle est dirigée, elle a une pointe, non très visible, mais très effilée. Une note nous instruit là-dessus. C'est un éclaircissement, imprimé dans les appendices et joint à une phrase où il avait été parlé de l'interminable lutte qui existe entre l'esprit et la matière. Voici cet éclaircissement:

« Je félicite de tout mon cœur les nouveaux apôtres qui nous annoncent la bonne nouvelle d'une pacification prochaine. Mais j'ai peur que le traité n'aboutisse simplement à matérialiser l'esprit. Le panthéisme industriel qui croit commencer une religion, ignore deux choses : d'abord qu'une religion tant soit peu viable part toujours d'un élan de la liberté morale, sauf à finir dans le panthéisme, qui est le tombeau des religions : en second lieu, que le dernier

peuple du monde chez lequel la personnalité consentira à s'absorber dans le panthéisme, c'est la France. Le panthéisme est chez soi en Allemagne, mais ici.... »

Le trait est net et découvre une intention de Michelet : les Saint-Simoniens, les socialistes, les germanistes sont visés, écartés. L'Introduction est un écrit libéral, nullement révolutionnaire. On peut être assuré que les jeunes catholiques dont Michelet était alors l'ami, les Montalembert, les Eckstein, les Lacordaire, le lurent et l'apprécièrent, peut-être comme un écrit de leur école même.



L'Introduction paraît en 1831, et Michelet retourne vers les âges primitifs. C'est assez pour lui d'avoir publié un essai, il s'éloigne de l'événement. A Vico qu'il traduit toujours, dont il s'impose l'étude comme une discipline, il ajoute le Vico

germanique, Grimm, ce grand érudit, grand poète, dont Heine, dans l'Allemagne, parle si tendrement : « Son érudition est immense comme une montagne, et son âme fraîche comme la source qui en découle.... » La montagne, ce sont les Rechts Alterthümer, ces Antiquités du droit, admirable et vaste recueil de formules juridiques, de coutumes populaires, allemandes, saxonnes, scandinaves. Michelet se passionne pour cette œuvre, il veut la dépouiller, en traduire l'essentiel, comme il fait pour Vico. Avec Grimm et Vico, en 1832, comme avec Vico seul, en 1824, il espère atteindre ce secret des sociétés humaines, que dérobe à nos yeux la fantasmagorie étourdissante de l'histoire. Il conçoit un ouvrage qu'il commence aussitôt : ce sera un recueil et une confrontation des anciennes formules juridiques de France et d'Allemagne, une encyclopédie juridique de l'homme. Travail immense, dont il ne se distraira pas, qu'il mènera concurremment avec tous ses autres travaux. Là est la trame, le fond, l'essentiel.

Le reste, ce sont les histoires. En 1832 paraît le deuxième volume de l'Histoire Romaine (Hannibal, Sylla, César). Elle ne sera pas continuée. L'histoire politique et administrative des empereurs n'intéresse pas Michelet. Il préfère les origines, les âges primitifs. Il laisse Rome vieillie, et son attention se fixe sur la Gaule où s'agite un peuple enfant. A Vico, à la latinité, il ajoutait tout à l'heure Grimm et la Germanie : à l'Italie, voici qu'il ajoute la France et, menant de front tant de pensées, commence sa grande œuvre descriptive et narrative, l'histoire de son pays.

Rien n'est changé dans l'ordre de sa vie. A quatre heures, le lever, le travail (il n'y a plus de pensionnaires dans la maison, il s'est libéré de cette charge); à dix heures, le bureau des Archives; une fois par semaine, aux Tuileries, leçon à la princesse Clémentine, que la reine Amélie et Mme Adélaïde, parfois, viennent écouter; deux fois par semaine, l'École Normale, où il enseigne toujours avec la même passion, le même succès. Les anciens élèves

lui restent attachés, lui écrivent; Michelet répond toujours. Une sorte d'entrain méthodique, de fébrilité réglée, le met à la hauteur de toutes les tâches. Il réussit, par un art singulier, à être aux autres sans cesser de vivre pour lui seul.

La condition d'une telle existence, c'est d'exclure toute mondanité. Quelques maisons l'invitent, Chateaubriand l'appelle à l'Abbaye-aux-Bois. Il se récuse; sauf pour le travail, il ne sort guère de son logis, alors situé rue des Fossés-Saint-Jacques, entre la chaussée quasi provinciale et les grands jardins conventuels. Qu'un tel Paris était paisible! Souvent, le soir, viennent les amis: les jeunes gens, Ravaisson, Jules Simon, Yanoski (qui mourra bientôt), les aînés, parmi eux le naturaliste

^{1.} L'influence de Chateaubriand sur Michelet est certaine. Michelet parle très rarement de Chateaubriand, et toujours avec malveillance, comme s'il voulait écarter le soupçon d'une maîtrise qu'il ne lui convient pas d'avouer. Barrès, qui devra tant à Michelet, aura la même ingratitude, presque jamais il n'écrira son nom. En revanche, il écrira sans cesse celui de Chateaubriand auquel il doit sans doute (comme prosateur) moins, beaucoup moins qu'à Michelet. Nous ne séparons pas ces grands écrivains. La prose française s'est développée, au xix° siècle, par eux trois.

Geoffroy Saint-Hilaire, qui a travaillé avec Lamarck, qui est presque un homme du xviiie siècle; des catholiques, Montalembert, le baron d'Eckstein, l'abbé Berteaud, l'abbé Cœur, l'abbé Allou, quelquefois le jeune Gratry. De quatre heures du matin à neuf heures du soir, Michelet écrit, lit, enseigne ou cause, cultive et grandit son esprit.

En 1835, paraissent les Mémoires de Luther, récit rapide, éclairé par des traductions. Deux secrétaires l'avaient aidé à l'établir : c'est son adieu aux études germaniques. Il y renonce mais, obstinément réalisateur, en renonçant il laisse un livre. En 1835, le Vico, la traduction complète, l'Introduction avec les Éclaircissements; en 1837, les Origines du Droit français. Grand livre. Les Concordances du Droit étaient le titre d'abord conçu, le seul exact, et, en même temps, fort beau. Mais l'éditeur l'avait trouvé énigmatique, pesant, peu «public, » et Michelet, accessible aux considérations pratiques, l'avait transformé, affaibli. Il n'y gagna rien, le livre ne porta pas, et, après bientôt un siècle, reste inconnu. C'est pourtant une de ses très belles et très durables œuvres. Le secret, un des secrets de Michelet est là, dans ce recueil de textes, ce florilège de coutumes, d'exemples disposés selon leurs applications aux âges, aux circonstances de la vie, de manière à composer une « biographie juridique » de l'homme. L'enfant, l'exposition, l'adoption; la femme, le mariage; la parenté, l'héritage, l'occupation, la possession, la tradition de la terre; l'élection, l'intronisation des chefs; la communion, la fraternité, la camaraderie guerrière, l'épreuve, la peine, la vieillesse, la mort volontaire, la sépulture héroïque, la sépulture sacerdotale; avec tout cela, Michelet compose, sans artifice aucun, par une simple énumération des rites, un chant dont les versets couvrent quatre cents pages. Voici les premiers, ils sont extraits des anciennes lois des Indes :

« Avant que l'enfant mâle soit détaché du sein maternel, on lui fera goûter du miel, du beurre clarifié et de l'or, en récitant les paroles sacrées.

« Le père le nommera solennellement le dixième ou onzième jour, dans un jour lunaire et propice, au moment favorable et sous une heureuse étoile.

« Le nom du Brahmane exprimera faveur; celui du Kchatrya, puissance; celui du Vaisya, richesse; celui du Soudra, dépendance.

- « Que le nom de la femme soit facile à dire, doux, clair, agréable et propice; qu'il finisse en voyelles longues; qu'il soit comme des paroles de bénédiction.
- « Au quatrième mois, on fera sortir l'enfant pour lui faire voir le soleil, etc. »

Et voici le dernier:

« Quand un moine de la Grande Chartreuse vient à mourir, on l'étend tout habillé sur une planche. C'est un jour de fête pour la communauté. On s'assemble au réfectoire : les jeûnes de l'Ordre sont rompus, pour célébrer ce jour qui commence une nouvelle vie (natali dies). »

Aucune rhétorique : le livre s'achève ainsi. Tous les textes sont traduits avec une admirable dignité, quelques-uns laissés dans leur forme latine : Michelet aime tant cette langue et la sait si familièrement qu'il lui déplaît, qu'il évite, d'en altérer les termes, fût-ce par son français même. Le style de Michelet aurait moins de solidité s'il ne s'était pas astreint, jusqu'à quarante ans, à continuer ses exercices scolaires, à travailler d'après l'antique, à le méditer et traduire. Mais il ne se borne pas à le traduire, il interprète. D'où vient que les groupes humains fournissent ce constant effort pour stabiliser, consacrer la vie, pour fonder, dans la nature mouvante, les définitions, les consécrations du Droit? Pourquoi cette nécessité de créer? Dans une introduction de cent pages, trop peu connues, Michelet cherche le sens, l'esprit de ce drame.

« Pourquoi cette nécessité de créer? Pourquoi celui qui a si peu de vie et si courte doit-il donner la vie, communiquer son être, son néant? C'est que tout néant qu'il est, il a en lui, comme image de Dieu, une idée, une force féconde. L'idée qu'enferme tout symbole brûle d'en sortir, de s'épancher, de redevenir infinie. Elles s'efforcent, les pensées ailées, à voler sous le poids qui les entraîne contre terre, elles se soulèvent, comme pour respirer un peu.... Voilà le malaise universel, la sublime tristesse du monde. Homme, nature, toute existence est travaillée d'un infini captif, qui veut se révéler par la génération, par l'action et par l'art, qui fait et défait ses symboles, languissant tour à tour de créer et de mourir. »



« Malaise universel, sublime tristesse du monde.... » Pressé par ce malaise, cette tristesse, Michelet accumule les œuvres : le Luther, le Vico, les Origines, la savante édition des Documents sur le procès des Templiers, tout cela prépare, encadre les trois premiers volumes de l'Histoire de France, comme des marches et des combats préparent d'éclatantes victoires, plus illustres mais non plus belles.

L'Histoire de France est commencée. Elle deviendra, de volume en volume, cette narration fougueuse et trouble que nous connaissons tous. D'abord elle n'a pas ce caractère. Elle ressemble au premier volume de l'Histoire Romaine, elle reste étroitement liée, par la méthode, à ces systèmes philosophiques, sociologiques, dirions-nous aujourd'hui, où Grimm et Vico ont exercé Michelet. Le récit l'occupe peu, c'est affaire aux chroniqueurs. Vercingétorix, César sont à peine nommés. La Gaule, demain la France, est constituée par un sol et des êtres. Dans un premier volume, Michelet veut connaître les êtres, et, dans un deuxième, le sol. Nos érudits estiment peu ces recherches. Pouvaientelles être réussies au temps où elles furent entreprises? Non, sans doute. Un siècle d'études n'a pas encore débrouillé la confusion des races qui se sont pressées, entremêlées sur la pointe extrême de notre

Europe, entre la Méditerranée, la Manche et l'Océan, sur cette pointe extrême de l'Eurasie qui a nom France. Le livre est une esquisse, et ne peut être davantage. De même pour l'étude du sol : là encore Michelet est pionnier. « Avant moi, » remarque-t-il plaisamment, « les hommes, dans les livres d'histoire, s'agitaient en l'air comme les personnages de ces vignettes chinoises dont les pieds ne touchent à rien. » Grâce à lui, l'histoire des Français entre en contact avec la terre. Mais là encore il eût fallu savoir plus que ne savait Michelet. L'anatomie, la physiologie d'un pays renferment des problèmes qu'il aperçoit à peine, que personne, en son temps, ne connaissait. Mais Michelet, s'il n'a la science, a le regard. Qui jamais, comme lui, a regardé la France? Qui jamais décrivit mieux, décrira mieux ses granits, ses herbages, la houle de ses trois mers, ses climats nuancés ou contrastés, la Bretagne sous les embruns, les fleuves qui divergent, la Loire ensablée, ses douceurs; la Seine agile, ses affluents nombreux, ses

rives amicales aux hommes; le Rhône montagnard, la course de ses eaux violentes soudain ramifiées, apaisées dans les boues d'un delta où quatre villes, « les pieds dans l'eau, » Avignon, Arles, Beaucaire et Marseille, mêlent dans leurs marchés et sur les quais de leurs ports opulents, les marchandises et les marchands d'Europe, d'Afrique et d'Asie? Le tableau est brossé, à peine composé. Les régions où Michelet s'attarde, ce sont celles qu'il a visitées. Sous le masque de l'historien, un voyageur artiste écrit ses impressions. Les érudits ont mis au clair les dessous de ce travail; avouons du moins que Michelet était un voyageur qui savait tracer ses parcours. Sa description est merveilleuse. Aussi longtemps qu'il y aura des lecteurs pour un essai de Montaigne, pour les pensées de Pascal, les discours de Bossuet, les récits de Voltaire, on relira ces pages.

Après les êtres et le sol, l'histoire. L'histoire d'un peuple, non d'un État : Michelet n'oublie pas ce qu'il s'est proposé, son esprit ne se détend pas. Et il réussit pour la France ce qu'il a réussi pour l'Italie, il raconte la multitude, les efforts dispersés que la chronique ignore. Au ve siècle, sous la protection des évêques, des moines agriculteurs, des grands propriétaires, se reforme une France rurale, matrice des Frances qui naîtront. Sainte Geneviève a été bergère, saint Martin capitaine, saint Éloi ouvrier.

« La légende a été grandissant dans la famille, comme un enfant auprès de l'enfant, et peu à peu l'enfant, l'animal même, toute la famille rustique est entrée dans l'Église. L'Église est apparue comme la famille et la maison de la famille, ce qui fait que la maison est devenue une Église.

« Dans tout ceci, je suis parti de ce principe, qu'un âge vraiment chrétien, c'était le triomphe des simples, le règne des petits, des humbles, d'autant plus humbles et plus selon Dieu qu'ils ne savent pas leur influence sur le monde d'en haut qui croit régner.

« ... A ce moment (fin de la XIe leçon), j'entends dans toute la chrétienté un grand

bruit de fer, des pas d'hommes, les pas d'une foule; ce sont les communes en marche. La liberté en péril a suscité une force contre la force féodale qui, née de la liberté, en est déjà l'ennemie 1. »

Ce grand bruit de fer, ces pas d'hommes, ces pas de foule, par Michelet, nous les entendons : pas de pèlerins dont la foule commence les croisades, pas de clercs, dont l'affluence, sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève, commence les branlebas intellectuels qui illustreront Paris. Le roi capétien et ses hommes d'armes ne sont pas oubliés : leur travail affermit et garantit la France. Mais ce n'est enfin qu'un travail parmi beaucoup d'autres, et Michelet n'en néglige aucun. Avec lui nous entrons partout, dans les donjons, les cellules monastiques, les boutiques des marchands, les demeures paysannes. Aux plus humbles le plus grand destin : Jeanne d'Arc sort d'une chaumière.

^{1.} Ces citations sont prises dans les notes dont Michelet se servit pour son cours de 1842 au Collège de France.



L'année 1838 est, dans cette vie, un sommet. Michelet ne s'y fixera pas, il cherchera, trouvera des altitudes différentes, mais jamais il n'ira plus haut.

Le Collège de France, institution glorieuse, source unique de l'enseignement supérieur en ces temps où la Sorbonne existait à peine, l'appela. Une élite, littéraire, savante, mondaine, alla écouter le premier cours du grand écrivain, du grand érudit, du précepteur des princesses. Michelet parut, parla, portant la redingote et la cravate blanche. Guizot, pour enseigner, s'habillait ainsi. Et personne ne doutait que la France n'eût trouvé en Michelet un autre Guizot, un profond conservateur des traditions de la patrie, philosophe, érudit, par surcroît narrateur et poète.

Comment douter? Il eût fallu une attention extrême, une sensibilité singulièrement fine — la sensibilité unique d'un Sainte-

Beuve — pour discerner, dans l'édifice que construisait Michelet, la fébrilité naissante de la phrase, le vacillement, le flottement de quelques lignes, et refuser de croire à sa solidité.

CHAPITRE III

CRISE

« Je sais maintenant ce qu'il en coûte de s'étendre.... »

«...Le concert était bas, comme de cinq cents instruments, parlant à voix basse....»

«... Faible, en présence de mon accumulation devenue immense, en présence de ma faiblesse actuelle pour la simplifier; à l'entrée de ce grand supplice qu'on appelle la vieillesse... »

ICHELET n'aura pas cet avenir qu'il prépare avec tant de soin. Il n'ira plus aux Tuileries enseigner les princesses; il transformera en tribune sa chaire du Collège de France, et, à l'exemple de ces Saint-Simoniens dont en 1831 il s'était détourné, il recommandera, prêchera une religion nouvelle. « Croix, tombe des temples! » Il fera sien ce cri qui l'avait indigné, il deviendra un publiciste, un

pamphlétaire, un écrivain révolutionnaire. La peine que nous avons prise pour connaître un certain Michelet, il semble que nous l'ayons prise en vain; pour lui comme pour nous, tout est à recommencer, un homme nouveau se produit devant nous.

Sans doute, l'aventure n'est pas unique. A cet instant, le siècle tourne et les esprits s'exaltent. Dès 1831, Lamennais, précédant tous les autres, est devenu, d'ultramontain, socialiste. Dès 1835, George Sand, la byronienne, s'est ralliée aux républicains: « Je ne suis qu'un enfant de troupe, » leur dit-elle, « emmenez-moi.... » Lamartine, plus circonspect, s'oriente de même; en 1840 il lancera son mot terrible, mot de poète et de dandy : « La France s'ennuie... » et dès lors subira l'attraction révolutionnaire. Hugo, très solitaire, se réserve et reste silencieux dans son fauteuil à la Chambre des Pairs; il ne trahira pas la monarchie, il ne se décidera pour la république qu'en 1849, contre l'Empire. Le seul Vigny tiendra bon; il se retirera du siècle, mais la retraite lui coûtera cher, le

stérilisera lentement. Il cessera de publier, presque d'écrire, sa force productrice s'éteindra. La Révolution, en ce temps-là, vibrait si fort qu'il était difficile, pour des âmes elles-mêmes vibrantes, de se soustraire à ses entraînements.

Nous les voyons, l'une après l'autre, séduites et attirées. Mais chacune de ces séductions a son histoire particulière, et celle de Michelet, quand nous cherchons à la connaître, nous mène si avant dans les complications, les détours, les singularités de son être, qu'elle continue de nous surprendre. Avouons-le: nous la comprenons mal. Le document essentiel, le Journal, ne nous est connu que fragmentairement. Gabriel Monod s'est effrayé de sa sincérité. Michelet est, et restera longtemps, le moins accessible des grands romantiques. Il faut tâtonner pour l'atteindre, et on n'y parvient qu'à demi. Si nous avions tous les papiers en mains, verrions-nous clair? Ce n'est pas sûr. Peut-être demeurerions-nous interdits devant les signes imparfaits d'un phénomène vaste et toujours lointain.

Ce qui nous semblait une crise est en réalité un nœud, un enchevêtrement de crises. Crises de l'esprit, de l'âme, des sens. D'abord, un deuil : en 1839, Pauline meurt, une rapide phtisie l'enlève. Depuis longtemps, nous ne l'avons nommée : comme de notre récit, Pauline avait disparu des pensées de Michelet. Cette maîtresse épousée était une malheureuse; son mari, depuis dix ans bloqué dans son travail aveuglé de travail, - la négligeait. L'avait-il par surcroît délaissée, avait-il aimé ailleurs? Quelques mots du Journal peuvent être interprétés en ce sens. Ce ne serait qu'une interprétation, et elle n'est pas nécessaire. Au chevet de la malade, veillant la morte, Michelet s'examine, s'accuse, découvre soudain l'amertume des années gâchées et perdues. Pauline abandonnée avait vécu jalouse, acariâtre; pour se consoler, elle avait bu. Michelet avait eu ces tristesses à son foyer, ces bassesses. « Cette mort pèse lourdement sur moi, » écrit-il au jour même du deuil. « ... Qu'est-elle devenue, cette malheureuse partie de moi-même,

tandis que l'autre errait dans la science et la passion? Ce pauvre moi qui meurt aujourd'hui, je l'avais réduit à n'être que mon moi sensuel.... » Son trouble ne s'apaise pas :

- « Puissé-je garder ce chagrin, je ne le donnerais pas pour toutes les joies.
- « Avoir goûté ainsi si parfaitement la mort, c'est une grande avance pour celui qui a aussi à mourir....
- « L'avoir vue, pour ainsi dire, fondre et disparaître dans mes mains, cette pauvre chair de ma chair, que j'avais si souvent brisée, c'est être mort aussi moi-même.... »

En septembre, il fait exhumer la morte, pour la transférer dans une tombe définitive. Le cercueil est ouvert devant lui, et il regarde.

- « Rude épreuve... hélas! Je n'ai guère vu que des vers....
- « On dit : rendre à la terre... c'est une figure... cette matière inanimée réanime une matière vivante. C'est le côté hideux

à l'œil, dur, comme humiliation chrétienne, grand, cruellement poétique et philosophique pour l'esprit....

« Quelle expiation... et pour l'orgueil de la beauté, et pour la tentation du désir....

« Que moi qui venais le cœur plein d'elle, tout troublé de pitié et d'amour, avide de revoir ses traits, au moins une minute, je n'en aie pu supporter la vue....

« Ce cimetière, parmi les roses et les chèvrefeuilles, semble un paradis.... Quelles laideurs terribles dessous!...

« — Adieu, il faut que je me prive même d'écrire sur ce triste et trop attirant sujet.... »

Attirant : quel mot singulier, et grave! Le livre qu'il écrit alors, son récit des désordres, des perversions, des sadismes de la France au xv^e siècle, porte la marque fréquente de ce goût qu'il vient d'avouer. Il s'y attarde dans les charniers.

Tout change, l'âme, le style. Le temps n'est plus où Michelet se fortifiait par l'étude des anciens. La traduction des

textes critiques, juridiques, de l'italien presque latin de Vico, était par elle-même un travail, une discipline dont son style bénéficiait. Michelet cesse de s'y astreindre, et sa phrase devient nerveuse, elle cède au rythme caché du drame intérieur, elle le trahit et le révèle. Michelet a quarante ans, il est sans bonheur, sans souvenir de bonheur. Il découvre, mesure en lui la profondeur du vide, et se persuade que sa vie d'amour étant manquée, sa vie d'homme, sa vie entière est manguée, vaine. Si, se détournant du passé, il considère l'avenir, alors il découvre la vieillesse, qui l'épouvante. « La vieillesse, » écrit-il, « ce long supplice... » Aux regrets et aux craintes vient se mêler une fièvre impérieuse. L'Ange noir passe; que signifie ce terme énigmatique, cà et là inscrit dans son Journal? Nous le devinons. Dès lors, Michelet rôde, court les servantes.

Autour d'un tel homme, qui les appelle, les femmes ne feront pas défaut. Voici les filles du peuple, Rustica, Barbara; leurs bavardages l'amusent, et il leur trouve

ces jolis noms. Voici mieux : un de ces jeunes auditeurs du Collège de France, Alfred Dumesnil, amène sa mère au cours. Mme Dumesnil s'intéresse aussitôt, souhaite connaître Michelet, le connaît et devient son intime amie. Singulière histoire : on s'en étonne; si elle n'était si bien attestée, on douterait. Nous n'avons pas dit : sa maîtresse. Mme Dumesnil vient vivre avec Michelet, chez lui, elle vient avec son fils, et les enfants de Michelet sont là, le fils, la fille. Mme Dumesnil est mariée, elle laisse son mari en province, elle devient la compagne intellectuelle de Michelet. Elle est libérale, de famille libérale; elle amène des amis, ouvre, transforme la maison; les jeunes gens chantent du Béranger à la table de Michelet, qui s'en amuse, qui écoute, se laisse instruire d'un esprit nouveau pour lui. C'est un moment heureux dans cette vie devenue haletante, un moment pur qu'une œuvre immortalise : sous l'inspiration de Mme Dumesnil, Michelet écrit l'histoire de Jeanne d'Arc. Il lui en fait hommage, honneur; il le dit,

il le veut, son récit reflète ce qu'il lui doit. Ce moment pur n'est qu'un répit, et fort bref. Mme Dumesnil était malade, sa maladie était l'une des raisons de son installation parisienne, sans doute aussi l'une des assurances de sa pureté. Le diagnostic, quelque temps réservé, fut enfin prononcé : il s'agissait d'un cancer. Aucun espoir ne fut laissé, et le dénouement tragique suivit de peu le diagnostic. Mme Dumesnil mourut, veillée par Michelet même. Nous assistons à tout. Le Journal est ici publié par Monod. Michelet a laissé peu de pages plus belles que celles-ci, écrites au chevet de la mourante:

« 30 mai. Jamais ma lyre intérieure ne fut plus étendue, plus variée, quoique, par-dessus tous les sons, une sorte de fatigue, de langueur, mettait la sourdine.

« Le concert était bas, comme de cinq cents instruments, parlant à voix basse.

« La saison était admirable. L'état de Mme Dumesnil nous tenait dans une sorte de captivité triste et douce. Nous étions tour à tour près d'elle. Elle ne souffrait point....

« Au milieu de cette mort (lente et sans horreur), je m'obstinai à chercher de nouvelles causes de vivre. Je fouillais la source de toute vie, la nature. Je lus dans une Encyclopédie les articles animal, cétacé. Le dernier me toucha fort. Il y a un poème à faire sur ces pauvres créatures, généralement douces et intelligentes (à en juger par leur cerveau et leurs habitudes de famille), mais condamnées par la contradiction de leur organisation.

« 31 mai, mardi. — Les yeux tout à fait vitreux indiquaient assez la mort imminente. La sœur Saint-Jules croit qu'il était temps de demander l'Extrême-onction. Comme on finissait les prières, au moment même où l'on brûlait le coton qui avait servi, nous tous présents, elle passa. Alfred se jeta à genoux. Ma fille pleurant, le vieux prêtre me demanda : « Est-ce sa sœur? »

« Le soir, Alfred un peu calmé, m'apprit

les dernières volontés de sa mère. Elle me laissait tout, à vrai dire, tout ce dont la pauvre femme pouvait disposer. Je sentais cruellement alors (et mieux que depuis l'aigreur du 22 avril) ce que nous étions l'un pour l'autre.

« Elle me laissait, de sa personne, tout ce qui pouvait subsister, ses cheveux; elle me laissa l'anneau de fer qu'elle porta dans les derniers temps; elle laissait enfin ses meubles, ses tapisseries tissées pendant mon cours, en pensant à mes leçons. Les tapis enfin commencés chez moi, pour moi....

- « 2 juin. Tout est fini... je reviens du cimetière....
- « Un an... qu'un an suffise à tant de choses, d'événements, d'émotions. Un an, pour traverser les trois mondes; drame cruel, d'une terrible unité.
- « ... Je suis né seul; il faut donc faire comme si j'étais seul.
- « 4 juin. Jamais je ne me suis senti plus cruellement cent griffes dans le cœur, la douleur par vives piqûres.... Je sais maintenant ce qu'il en coûte de s'étendre....

Et pourtant quand je songe aux richesses morales qui ont inondé mon cœur!

« Où suis-je donc moi-même, dans cette maison veuve et vide? Je me cherche, je n'y suis plus. »

Que de notations admirables, succinctes et pénétrantes : Je sais maintenant ce qu'il en coûte de s'étendre.... Le concert était vaste et bas, comme de cinq cents instruments, parlant à voix basse.... »

Mystérieux concert que nous n'entendons pas et qui contient en soi les secrets de Michelet. De nouveau le voici seul, abandonné; abandonné, il s'abandonne; au lieu de l'Ange blanc disparu, l'Ange noir revient, nous devinons la triste obsession. Michelet prend une servante pour maîtresse. Sa fille Adèle, qui n'a pas vingt ans, découvre la liaison, s'indigne, se révolte, s'enferme huit jours dans sa chambre. Quel désastre! « Ma personne, écrit-il à Quinet, il me semble chaque jour que je la sens échapper! » Cependant il ne cesse d'écrire, de produire; il y a là,

fixée en lui, une puissance que rien n'altère, stable, inarrètable, comme le fonctionnement des muscles du cœur. Michelet écrit sans joie, mais sans relâche, l'histoire du règne de Louis XI. Histoire toute politique, de caractère déjà moderne, où il ne prend aucun plaisir: «Je rame en Louis XI, » écrit-il avec maussaderie.



Michelet écrivant sans ardeur, sans joie, Michelet s'exprimant comme un galérien de la plume, voilà qui est singulier et grave, que se passe-t-il? Nous devinerons peut-être; nous apercevrons les troubles nouveaux, non plus sensuels, moraux, mais spirituels, nous verrons Michelet ébranlé tout entier.

Il a terminé son histoire du Moyen Age, et le progrès de son travail, l'achemine vers d'autres temps, l'oblige à considérer des problèmes que jusqu'alors il lui avait été facile d'éluder. Voici Louis XI, le roi laïc, le roi des légistes; demain, Savonarole, le Vinci, Rabelais, Calvin, Luther, leurs actes et leurs œuvres, ceux mêmes dont nous vivons, que nous lisons encore. Que dira Michelet? Il avait vécu dans Rome, dans Vico, dans l'Église des croisades et des conciles comme en de magnifiques refuges. Dès lors, il lui faut s'approcher du siècle, le connaître et lui répondre. Michelet y était mal préparé. Il pensait en poète, nullement en philosophe; il saisissait difficilement les idées, elles restaient vagues dans son esprit. « Je suis catholique, » disait-il en commençant son cours de 1840 au Collège de France, « tout en réservant mon libre examen. » Qu'entendait-il par là? Il savait qu'un jour il devrait s'expliquer, mais il lui convenait d'ajourner ce jour-là. « Cette fois, la symbolique du droit, » écrivait-il dans un appendice au troisième volume de son Histoire; « nous chercherons le mouvement, la dialectique, lorsque notre drame national sera mieux noué. » Or, avec Louis XI, voici le drame noué, et tout à l'heure, avec Louis XII,

avec François Ier, il se nouera plus fortement, plus décidément encore. Il n'est plus possible d'éluder, de jouer avec les symboles, il faut chercher et définir enfin la dialectique de l'esprit français, dire en langage moderne ce que signifie et ce que veut la France. Le dire, et en quel temps! Ne pensons plus à Michelet, aux désordres qui l'éprouvent; pensons aux circonstances extérieures, aux polémiques très rudes qui commencent alors, à tout le dehors qui est si difficile. Chateaubriand vieilli se tait, le temps de Veuillot commence, entre l'Église et l'Université la guerre éclate. La polémique ne se manifeste pas seulement dans la presse, elle est réelle, profonde, elle travaille les âmes. Tout près de Michelet surviennent de graves événements : son plus intime ami, le docteur Edwards, ses deux élèves les plus fidèles, Ravaisson et Yanoski, se décident pour le catholicisme, pour la foi et pour la pratique, se convertissent enfin. Michelet ne peut les suivre; il s'émeut, s'attriste, et la vivacité même de sa réaction le renseigne sur son

opinion profonde. Point de repos; à la tragédie spirituelle qu'avait été pour lui la décision de ses amis, succède une autre tragédie. Il semble qu'à cet instant l'ordre de sa destinée conspire à accroître la crise, à la précipiter. Edwards, à peine converti, meurt; le jeune Yanoski est atteint de la poitrine et meurt; Ravaisson, de même atteint, et presque condamné, part pour l'Italie, il quitte Paris, distribuant les adieux (il survivra à tous; nous avons connu cet alerte vieillard). Comment interpréter ces catastrophes et leur accord étrange? ont-elles une signification d'avertissement, d'appel? Tout manque à Michelet, les idées et les êtres. Il s'affaisse, et si douloureusement, que le jeune Dumesnil, son élève, bientôt son gendre, s'en affecte. Pourtant Michelet n'hésite pas. Il sait qu'il n'ira jamais avec les catholiques. Il peut les comprendre, même les aimer; pas davantage. « Nous pouvons nous serrer la main, » dit-il à l'un d'eux, Mgr Berteaud, « il n'y a qu'un fossé entre nous. Mais ce fossé va profond, jusqu'au centre

du monde.... » Il se sent donc lié à l'humanisme, à la Renaissance classique, et plus, beaucoup plus qu'il n'avait cru, au xviiie siècle; il lui est attaché par les instincts, les habitudes, par la conversation d'un aîné tel que le grand Geoffroy Saint-Hilaire, par le compagnonnage intime du vieil artisan républicain, son père. Ainsi tenu, séparé de l'Église, quelle sera sa réponse? Michelet se tiendra-t-il distant et libre entre les deux camps qui se forment? Cela est concevable. Quelques-uns, historiens ou philosophes, adopteront, maintiendront jusqu'au bout une telle attitude: pensons à Tocqueville, à Fustel de Coulanges, pensons à Le Play, à Cournot, ceux-ci catholiques de tradition et de pratique, mais fort prudents et réservés, absents de toutes les polémiques; pensons même à Auguste Comte, si distant, si supérieur. Discrètement, presque secrètement, ces hommes réaliseront de grandes œuvres. Leur place est marquée dans l'histoire du siècle, jamais dans ses bagarres. Mais il est besoin, pour se conduire ainsi,

d'une force que Michelet n'a plus. D'une patience aussi; force et patience, c'est même chose. Nous devinons un être harcelé, mal défendu contre ses impulsions. « J'ai hâte..., » murmure-t-il toujours. De quoi a-t-il hâte? Quel sens attacheronsnous à ces mots? C'était la devise des ducs de Bourgogne. Il l'avait citée dans ses Origines du Droit, et commentée : «J'ai hâte; aucune devise, peut-être, n'a des applications plus belles et plus variées.... » Quelle application lui donnerons-nous ici? Il a hâte de ne plus vivre en reclus, en solitaire, en esclave de ses papiers, il a hâte.... Nous nous heurtons à des secrets; nous devinons l'amour, la gloire. Paris donnait alors une gloire si tentante : l'Europe entière était attentive à ce qui s'y faisait et s'y disait. S'isoler, construire dans la solitude une œuvre savante et méditée, quel renoncement! Or Michelet ne voulait pas renoncer à la gloire, son être avide voulait ne renoncer à rien.

Il n'est plus le travailleur sédentaire que nous avons connu. « Aujourd'hui, rejeté

vers le variable et vers l'inconnu, » écritil. Cà et là en France, et jusqu'en Allemagne - Nuremberg, Munich - il vovage, A la descente de Saverne, quittant la Lorraine. débouchant en Alsace, il s'émeut. Voici donc le commencement des Allemagnes! En une sorte d'intuition, d'illumination, il découvre la tragédie de la séparation des peuples, des êtres. Trop tard, trop loin... Ces quatre syllabes jumelées, comme un double battement de cloches, jumelées et répétées, vibrent en lui (24 juin). « L'amour dans les volontés, » écrit-il, « la haine, l'isolement dans les situations... barbarie du sort! Le nom, le vrai nom de ce monde, ne serait-il pas celui-ci : l'isolement dans l'union et la haine dans l'amour! » Un mois après, il s'en souviendra. « L'apogée de ma pensée, » écrira-t-il, « quant à l'année qui finit, n'a été atteint qu'au 24 juin, entre Saverne et Strasbourg: Trop tard, trop loin, ces deux mots comprennent toute la tragédie du monde. J'appliquai ceci, des individus aux nations, source immense de passion historique... Tantôt une

jeune nation épouse une vieille; tantôt, etc... viol, divorce, entre nations, etc... « O felix, una ante alias, Priameia Virgo! » C'est un vers de Virgile qu'il s'était récité sur la descente de Saverne :

O felix una ante alias Priameia virgo, Hostilem ad tumulum Trojæ sub mænibus altis Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos¹.

Michelet rentre à Paris. Les camps sont déjà formés, disions-nous tout à l'heure. Maintenant la bataille commence, une bataille qui n'a guère cessé : universitaires et catholiques sont aux prises, et Michelet se trouve engagé. En 1841, un ecclésiastique, le chanoine Desgranges, dénonce le dernier volume de son histoire, le déclare immoral. Bientôt, voyageant en chemin de fer, Michelet surprend la conversation de deux séminaristes qui s'expriment sur son compte

^{1. «} O heureuse, seule entre toutes, vierge enfant de Priam — toi qui, devant la tombe ennemie, sous les hautes murailles de Troie — dut mourir, aucune destinée n'ayant été tirée pour tol. » — Les notes du voyage d'Allemagne se trouvent dans un volume de Gabriel Monod: Jules Michelet, études sur sa vie et ses œuvres, 1905, p. 130-218. Il y a la matière d'un petit volume.

avec sévérité. Il s'en irrite. Le voici bien près d'être entraîné. Quinet, son ami de toujours, lui donne l'exemple : il se prononce contre l'Église; professeur, comme Michelet, au Collège de France, il donne à son cours une allure combative, le public l'applaudit. Et Quinet n'est pas seul. Mickiewicz, lui aussi professeur au Collège de France, y distribue un enseignement singulier, apostolique et prophétique. Mickiewicz était un génie, un magnifique poète. Proscrit, martyrisé par le martyr de son pays, Mickiewicz opposait au désespoir une résistance héroïque. C'était un être prestigieux, « une sorte de géant, » écrit Renan, qui le connut, « plein de la sève primitive des grandes races au lendemain de leur éveil, fraîchement né de la terre ou plutôt récemment inspiré du ciel.... Optimiste vingt fois relaps.... » L'extrême malheur, joint au génie, produisait en lui des mouvements étranges. Il écoutait un de ses compatriotes, Towianski, théosophe bizarre et puissant, et il osait croire imminente une conversion miraculeuse des

peuples au juste, au bien, au christianisme éternel. Michelet était attentif à tout cela. Par Mickiewicz et Towianski, il découvrait la puissance émouvante des Slaves. Il leur enviait cette naïveté et cette grandeur de vie; il aspirait à se sauver de lui-même en les imitant, en croyant et agissant comme eux. « L'action, l'action, » écrit-il en juillet 1842, « voilà le seul consolateur! nous devons, non seulement aux hommes, mais à toute la nature inférieure qui monte vers l'homme, qui a sa pensée en lui, de continuer vivement la pensée et l'action. » Cri rapide; Michelet hésite, s'attarde encore. Les fragments de son Journal donnent ici quelque lumière. Du 29 novembre : « Faible... en présence de mon accumulation devenue immense, en présence de ma faiblesse actuelle pour la simplifier à l'entrée de ce grand supplice qu'on appelle la vieillesse. » Il commence son cours : c'est à l'étude du Moyen Age qu'il revient, qu'il s'attache encore. Nous connaissons ce cours par les notes très longues, très étudiées, qui le préparent :

jamais Michelet ne parla des siècles chrétiens avec une telle ferveur. — Mais à l'intérieur, toujours la lassitude.

Du 6 avril:

« Fatigué.... Tout cela est venu trop tard, après un long chemin usé mes souliers de fer!... Jeté ma vie à pleines mains dans mon livre, dans mon cours ma vie intime. »

Du 14 avril:

- « Bizarre contraste. La foule à mon cours; pour mes livres, vente honnête et ferme, qui ne se dément pas, et chez moi la solitude. C'est que, chez moi, je ne suis pas l'homme du cours. Je suis faible et vide, sauf quelques moments. Quand je compare les pensées du lit, du matin, autrefois et aujourd'hui, je sens qu'une vertu s'est retirée.
- « ... Patienter un peu dans ce moment d'affaiblissement, puis se recueillir et peutêtre reviendra l'homme d'autrefois — d'au-

trefois? Non, mais un autre d'avenir. Ayant la méthode, l'application de la méthode, la mettre à l'état fécond — et formulée, et vivante. »

Un autre homme, et d'avenir : la plume a frémi. Du 5 mai, deux lignes encore, ajoutées en surcharge :

« ... A quoi j'ajoute le mot de Luther : « Dieu me fit enfin une grâce par ses chers anges : celle de combattre et d'écrire. »

Combattre: ceci est décisif. Michelet a pris parti. Il interrompt les leçons qu'il avait commencées, il ne parlera plus du Moyen Age, c'est un sujet dont il se détourne; s'il y revient, ce sera pour en médire. Il écrit à la duchesse d'Orléans que, donnant à sa vie une orientation nouvelle, il doit renoncer à l'honneur d'instruire les princesses ses filles. Le 11 juin, il assiste au cours de Mickiewicz, avec tant d'émotion qu'il en a les larmes aux yeux; et il annonce, il improvise brusquement un

cours sur les Jésuites, contre les Jésuites. On s'étonne, on le loue, on le blâme. Il va de l'avant, tout à l'excitation d'agir, et, le 29 juillet, résume son expérience:

« Se concentrer. Le décousu, voilà surtout ce qui me frappe! Les masses! les masses! les masses! les masses! les masses! Pour cela il faut planer. Die Fluegel, des ailes par delà la vie, des ailes par delà la mort; marche! marche!... Ils sont donc excusables, ceux qui pour aller encore changent d'allure, et ne pouvant plus marcher se mettent à voler, à nager. Ballard a donc tort de me plaindre d'avoir modifié ma vie; on a tort de reprocher la même chose à Lamartine. »



Dès lors, Michelet est transformé. Au lieu de l'historien conservateur, nous avons devant nous l'homme dont la tradition a retenu le souvenir, le militant républicain, l'annonciateur. Quelle singulière his-

toire! La comprendrons-nous jamais? Un mot de Michelet, un hasard de conversation nous y aidera peut-être. Franchissons vingt-cinq années. Le 8 août 1867, deux jeunes écrivains, les frères Goncourt, montent chez le vieux maître. Ils le trouvent assis sur son petit canapé, dans une pose d'idole, un sourire extatique sur la figure. « Il nous parla de Rousseau, » écrivent les Goncourt, « qu'il nous dit n'avoir fait quelque chose que parce qu'il ne pouvait, un moment, ni avancer, ni reculer, qu'il était réduit au désespoir. Ainsi de Mirabeau.... Et il se met à nous faire une loi providentielle de ces extrémités du destin des grands hommes, de ce culde-sac de malheur, où ils sont obligés de se jeter à la mer. Il termine en disant : « Il y a un joli mot d'émigrant là-dessus, il faut arriver en Amérique noyé sur une planche, l'homme qui y débarque avec une malle n'y fait rien. »

C'est noyé sur une planche que Michelet commença son métier de prophète.

L'aveu, nous le trouvons peut-être dans

tel passage des notes du voyage d'Allemagne, dont nous avons tout à l'heure cité les premiers mots : « Aujourd'hui, rejeté vers le variable et vers l'inconnu. Ne peur, n'espoir. L'action, l'action! Un peu de plaisir peut-être, au défaut du bonheur, que je ne dois guère attendre. » Cette dernière ligne, c'est nous qui l'avons soulignée.

CHAPITRE IV

LES TROIS ANABAPTISTES DU COLLÈGE DE FRANCE

Tous les soirs chez Mickiewicz. Chants polonais. Les femmes seules restent. »

and a d'ailleurs jamais aimé, et sort exaspéré. « Jamais le je, le moi, » écrit-il, ne se sont gardés à ce point. » Les inci-

dents surviennent, pathétiques les uns, et les autres comiques. On discute, on acclame, on s'amuse et on rit. Le quartier latin, en ce temps-là, avait une liberté, une gaîté, que le sérieux des études modernes a beaucoup diminué. Tel jour, Michelet entre par la porte des maîtres, entend chanter dans la salle bondée où on l'attend. Il paraît; silence soudain; il parle : « Messieurs, j'interromps vos chants patriotiques... » Fou rire; c'était Mimi Pinson, non la patrie, que les étudiants avaient chanté. « Ce que 1848 eut de charmant, » écrira Baudelaire, « ce fut le ridicule. » Et nous sommes dès maintenant en 1848. L'Administration, mécontente, essayait de rappeler à l'ordre les fonctionnaires exaltés. En vain; elle ne les assagira pas, elle devra, pour obtenir le calme, les suspendre l'un après l'autre. Michelet arguait du programme même qui lui était tracé : chargé d'enseigner l'histoire et la morale, parlait-il d'autre chose? Quinet, chargé d'enseigner l'histoire des littératures méridionales, répondait par une galéjade : « Avant d'entrer en matière, je dois assurer les principes.... » Quant à Mickiewicz....

Mickiewicz est le plus grand, Mickiewicz est grand. L'exaltation messianique, tout à l'heure, égarera sa raison; l'égarement n'empêche pas la grandeur, et - plus je relis cet épisode, plus j'en suis persuadé pour comprendre Michelet, pour estimer cet instant de sa vie comme il peut et le doit être, il faut connaître cette grandeur étrange, la grandeur de Mickiewicz. Elle est manifeste dans les leçons qu'il prononce de 1840 à 1844. On n'y trouve pas trace de cette rhétorique, de cette déclamation - donc de cette insincérité qui gâtent les écrits de Quinet et de Michelet. Quinet et Michelet prétendaient parler d'inspiration, improviser; ce n'était pas vrai; mais Mickiewicz, dont ils prenaient exemple, improvisait véritablement. Ses leçons ont été imprimées d'après des notes sténographiées, elles nous donnent sa parole même, libre, simple et puissante. La littérature de 1848 est gâtée par le faux et l'emphase. En Mickiewicz rien de tel. On lui avait demandé d'enseigner les littératures slaves, et pendant trois années il l'avait fait avec beaucoup de savoir et d'exactitude. Mais cette littérature se réduisait alors à bien peu de chose. « L'histoire des littératures slaves, » dit-il, « doit être quelque chose de nouveau.... » Non l'enseignement des livres, qui existeront demain, qui n'existent pas encore; mais l'enseignement d'une âme, d'un génie, d'une force neuve et naissante. De cette force personne, alors, en Europe, n'avait soupçon; Mickiewicz l'annonça. Il parlait debout, nous dit-on, appuyé sur sa canne, un peu difficilement parfois, cherchant ses mots, mais les trouvant. Les fleurs d'un merveilleux folklore se mêlaient sur ses lèvres au feu du messianisme. La puissance slave de souffrir, d'espérer, de transformer la souffrance en espérance, vivait en lui; à l'entendre, c'était demain le jour du Christianisme éternel, demain si nous avions le courage et la foi.... Pensons à cet autre Slave, à cet autre Polonais, Chopin, et à Delacroix, à George Sand,

qui vers ces mêmes années l'écoutaient avec saisissement : les improvisations de Mickiewicz ont la qualité mystérieuse, pressante, des *Etudes* et des *Ballades*. C'est une fantaisie, un feu, une beauté : on lit, on est saisi; qu'était-ce pour ceux qui entendaient?

Mickiewicz trace un sillage de feu où Michelet avance. En juin 1843, le cours de Mickiewicz est suspendu; en novembre 1844 Michelet commence les leçons qui lui fourniront la matière de son livre du Peuple, un de ses chefs-d'œuvre. Pour la première fois, il se détourne des âges primitifs, barbares, il considère la France moderne et, qu'y trouve-t-il? des hommes plus heureux, plus libres, un progrès? Non pas. Il voit autre chose, la tristesse et l'asservissement des êtres. La France ancienne, tout éprouvée, malmenée et sanglante, était intérieurement armée par la consécration des foyers, des paroisses, des métiers, réconfortée par la chaleur des amitiés sociales. La France moderne a perdu ces richesses. Les servitudes du monde moderne, tel pourrait être le titre des premiers chapitres du Peuple.

Servitude du paysan : le paysan, le terrien propriétaire et artisan, est, pour Michelet, l'homme par excellence, le créateur des nations et, entre toutes, de la nation française. Or, le monde l'ignore ou l'opprime par le fisc et l'usure. Sans défenseur, sans foi, le paysan s'isole, s'aigrit. Où ira-t-il? A l'usine, il y deviendra ouvrier. Servitude de l'ouvrier : l'art de ses mains n'est plus utile; la machine l'emploie, le dégrade; il s'assied devant elle, s'affaisse, s'aigrit. Que fera-t-il? S'il a l'énergie et le don, il s'élèvera, deviendra contremaître, patron et fabricant. Il n'a pas d'autre issue : que vaut-elle? Servitude du fabricant : cet homme si dur, qui semble à l'ouvrier si fort, est-il vraiment dur de cœur, et vraiment fort? Non, sa force n'est qu'apparente, le fabricant, comme l'ouvrier, est asservi par une machine, mais la machine est masquée, et d'autant plus cruelle qu'elle opère invisible. Cette machine, c'est la banque, la haute juiverie qui mène la

France et l'Europe. Que fera l'homme s'il veut être libre? Puisque au plus haut de la hiérarchie moderne il y a le marchand, le banquier, deviendra-t-il marchand, banquier? Fatalement il y aspire. Quel destin trouvera-t-il? Servitude du marchand, du banquier : il est obligé de plaire, servitude constante; il ne crée pas, c'est une grande tristesse. Où chercher refuge? Dans le service de l'État? Servitude du fonctionnaire: L'État démesuré est devenu machine, le fonctionnaire compte dans la machine pour un deux-cent millième : l'État le place, déplace, le fait pérégriner avec ses pauvres meubles : ce n'est plus que l'ombre d'un être, un « employé, » le mot dit tout. « Les fonctionnaires, qui sont pourtant les yeux et les bras de la France, visent à ne plus voir, ni remuer, un corps qui a de tels membres doit être bien malade. » Où trouveront enfin refuge la liberté, l'honneur? Peut-être dans les classes riches, noblesse, haute bourgeoisie, tenues libres par leurs patrimoines? Non pas. Servitudes du riche et du bourgeois:

le riche et le bourgeois ne sont plus libres, car ils se sentent menacés. Leur servitude, c'est la peur. Il n'en est pas de plus amoindrissante. Servitudes, partout servitudes : l'homme moderne est la victime des mécanismes que lui-même a construits.

« Résumons cette histoire, » écrit Michelet : « L'État, moins la patrie; l'industrie et la littérature, moins l'art; la philosophie, moins l'examen; l'humanité, moins l'homme. » Tout cela, Vico l'avait expliqué par ses analyses. Il avait montré que l'homme, s'il cesse d'être en contact avec ses forces mythiques, religieuses, s'il s'en isole, tombe sous le joug des forces aveugles, d'une nouvelle barbarie, « barbarie réfléchie, » écrivait avec une étonnante prescience cet Italien du xviie siècle. La barbarie menace l'Europe, telle est la crainte, l'angoisse de Michelet; il s'interroge: Parmi tant de tristesses, de périls, que faire pour ranimer les âmes? La Révolution a passé en vain. Ses chefs n'ont su que formuler des théorèmes, dresser une guillotine. Comment ranimer les énergies du cœur, les amitiés sociales? « On ne se sacrifie guère qu'à ce qu'on croit infini, » s'écrie-t-il, « il faut pour le sacrifice un Dieu, un autel... un Dieu en qui les hommes se reconnaissent et s'aiment.... Comment nous sacrifierons-nous? Nous avons perdu nos Dieux! » Il insiste : « Nul secours pour accomplir le passage d'un monde à l'autre! Un abîme à traverser, et point d'ailes pour le franchir! »

Point d'ailes : il se débat dans ses pensées et s'élève faiblement. Hors l'histoire, le récit, le sarcasme, Michelet hésite, son esprit défaille. Quelle tentative : il s'agit de fonder un culte, une religion, de « mettre un infini à la place de celui qui fut ôté, » à la place de l'infini chrétien, de la spiritualité, de la grandeur et de la beauté catholiques. Michelet apprécie, mesure l'immense trésor dont la perte a produit ce vide qui maintenant doit être comblé. L'Europe est en danger, vouée aux catastrophes, si une foi nouvelle ne restaure l'ordre de ses peuples. Comment

naîtra cette foi? Mickiewicz appelait un messie. Michelet écoutait Mickiewicz et subissait son influence, mais résistait à sa pensée. Vico lui avait enseigné que l'histoire n'est pas faite par les individualités, qu'elle est produite par l'expérience des masses, par la logique de la vie collective; Michelet cherchait à retenir cette notion, à lier l'illuminisme de son ami slave à la philosophie positive, institutionnelle, de son maître Vico. Ce n'est pas d'un réveil chrétien qu'il attendait le salut, mais d'une concentration puissante de l'expérience historique de l'humanité. Ne cherchons pas à rendre clair ni satisfaisant pour la pensée ce qui est confus en soi, ce dont Michelet même restait insatisfait. Si nous voulons l'entendre, lisons les notes qu'il amassait alors, ces admirables morceaux qu'il appelait, d'une expression juste, ses préludes. Il se mettait au travail, essayait quelques phrases, comme un musicien frappe quelques accords - sa race, son génie musiciens l'inspirent toujours - et aussitôt s'éveillait, s'animait l'orchestre intérieur, « le concert des 500 instruments qui parlent à voix basse. »

"In urna perpetuum ver (30 janvier 1842)." L'historien n'est ni César, ni Claude¹, mais il voit souvent dans ses rêves une foule qui pleure et se lamente, la foule de ceux qui n'ont pas vécu assez, qui voudraient revivre.... Ce n'est pas seulement une urne et des larmes que vous demandent ces morts. Il ne leur suffit pas qu'on recommence leurs soupirs. Ce n'est pas une nénie, une pleureuse qu'il leur faut, c'est un devin, vates. Tant qu'ils n'auront pas ce devin, ils erreront autour de leur tombe mal fermée et ne reposeront pas.

Il leur faut un Œdipe qui leur explique leur propre énigme dont ils n'ont pas eu le sens, qui leur apprenne ce que voulaient dire leurs paroles, leurs actes, qu'ils n'ont pas compris.

« Malaise universel, sublime tristesse du monde.... » Michelet sera-t-il ce vates qui

^{1.} César ayant rêvé d'une foule d'hommes qui lui tendaient les bras fit rebâtir Corinthe et Carthage; Claude créa à Alexandrie l'enseignement de l'histoire des peuples disparus.

enseignera aux hommes le secret de l'homme éternel, leur guérisseur et leur sauveur? Il a rencontré cette tâche, il l'accepte.

« De quoi l'histoire s'est-elle faite, sinon de moi? De quoi l'histoire se referait-elle, se raconterait-elle, sinon de moi? »

C'est de son être même que Michelet espère faire jaillir, par une « violente chimie morale, » le Credo d'une société nouvelle. Il s'efforce, médite, s'exalte; il écrit enfin les cent cinquante dernières pages du Peuple. Elles ne valent pas, il s'en faut, les premières. On y rencontre des beautés — dans Michelet elles ne manquent jamais. Mais la substance se dérobe, échappe. Quel est ce rêve qui l'occupe? Michelet cherche-t-il, avec Mickiewicz, un universalisme mystique? Cherche-t-il, avec Vico, une croyance positive, traduite en institutions? Son cœur romantique, sa culture et sa pensée classiques, le partagent toujours. Il veut fonder une cité, mais si

généreuse, si vaste, que les plus humbles y soient reçus, la femme, l'enfant, l'homme de peine et les animaux même, amis et serviteurs, le chien qui défend la maison, l'oiseau qui garde la récolte. Par le ton, l'inspiration du discours, le livre de Michelet est romantique et révolutionnaire. Le fond sur lequel il repose est tout autre. Michelet veut étendre à l'infini les bienfaits de l'ordre. Mais quant à la définition de l'ordre, il n'a pas varié; il reste attaché à la latinité, il répète Vico, Virgile; il demeure fidèle à ces formes sociales que la tradition a transmises, que nos vieilles lois définissent, et les remèdes qu'il oppose aux défaillances du siècle, ce sont les croyances de la plus antique humanité, familiale, patrimoniale et civique.

* *

L'ensemble est discordant et Michelet le sait. L'exaltation ne l'occupe jamais tout entier; la finesse du goût persiste, le jugement s'exerce. Avec un peu d'attention, on en surprend l'expression rapide, furtive; dans le livre du *Peuple*, on la rencontre : ce que Michelet et ses amis proposent, il l'avoue en deux lignes, « reste flottant à l'état de vague sentiment, de généralité. »

Que va-t-il faire? Pensons toujours à l'intérieur dévasté, aux sens troublés, aux tristes aventures. Adèle, sa fille, se marie, elle épouse le jeune Dumesnil, et nous devinons qu'elle s'écarte. Charles, le fils, est un incapable, mal muni et mal dirigé, et se perd. Lisons cette note : « Mort de Charles, en un sens. » Et encore : « Mon fils périt, et je n'y puis rien. » Il lui reste son père, le vieil artisan du xviiie siècle, fixé à son foyer, et qui lui tient chaud au cœur par sa bonhomie, son insouciance, sa verve narrative. Il lui reste surtout sa puissance d'écrire. Chaque matin, à cinq heures sonnantes, stable comme une force de la nature, Michelet se met à sa table. Journal, notes, esquisses, il amasse les feuilles, songe à l'œuvre prochaine. Son

génie se développe imparfaitement dans l'enseignement moral; il ne l'ignore pas; sa vocation est différente. « Il faut, » écrit-il, « que je reprenne force en touchant terre, je veux dire la ferme érudition, la recherche et le récit. »

Il va donc se remettre à conter, reprendre son histoire de France : A quelle date? Question; au point où il l'a laissée, elle l'ennuie. Les François, les Henri, les Louis, leurs commis, leurs maîtresses ne l'attirent pas. « J'ai eu beaucoup de peine à terminer l'histoire des Rois, » écrivait-il à vingt ans, lisant la Bible pour la première fois. Les rois de France ne l'intéressent pas plus que ceux de Judée. Il n'aime que les masses, les peuples. Ils animent le Moyen Age: d'où sa grandeur, ses riches harmonies. Aux siècles classiques (le xviie et le xviiie), ils disparaissent, d'où la tristesse. Mais au delà du xvIIIe, du xvIIIe siècles, il y a la Révolution. Voilà le but. Michelet décide d'y aller d'emblée, de négliger les temps qui précèdent, de s'attaquer à la grande aventure. Il est temps, d'ailleurs,

qu'il y mette sa marque. Tous, sauf lui, l'auront bientôt écrite: Thiers a publié son récit bourgeois; Louis Blanc, son récit jacobin; Lamartine, son récit aristocratique et libéral. Michelet se sait fort d'une expérience que les autres n'ont pas. Il possède la tradition vivante, elle lui vient de son père, de tous les siens, artisans laonnois, ruraux des Ardennes. Michelet n'est ni bourgeois, ni aristocrate, ni jacobin, et la Révolution, telle qu'il la veut montrer, aura pour héros non des chefs, mais des masses, les paysans, les ouvriers, la France même.

Il va recommencer son livre du *Peuple*, mais sous une forme concrète. Quelques mois lui suffisent pour assembler les documents. Il rédige, et jamais il n'a senti sa main plus experte, plus sûre. Tout est pour lui si vivant, si familier, si proche. Et tout est si proche, en effet! Cinquante ans ont passé, ce n'est rien. La Fayette, il y a peu d'années, passait encore sur les boulevards, monté sur son cheval blanc, salué par tous, jeunes et

vieux. La Révolution est d'hier. Son sublime, son horreur produisent un effet d'intimidation, de recul. Mais Michelet n'est pas intimidé. Il reconnaît ces foules, il y entre, il s'y mêle avec son esprit visionnaire, son instinct d'enfant parisien. Les foules de mai, naïves; celles de juillet, soudain coléreuses, et lancées, avec une spontanéité, un accord mystérieux, par toute la France, sur les châteaux, sur la Bastille; les foules d'octobre, trempées de pluie, affamées et sordides, déjà mauvaises, dressées au sang; Versailles atteint, violé, souillé : tout cela, par Michelet, nous est rendu sensible. Michelet est un partisan, sans doute, et le veut être. Mais il est artiste plus encore que partisan, son génie s'attache au vrai, n'affadit jamais le réel. Existe-t-il des récits plus beaux, plus prenants? Nous n'en connaissons pas. Est-ce un livre d'histoire, un livre de souvenirs? Avec Michelet nous voyons, entendons, touchons, respirons les odeurs. Sa sensualité nourrit son style, son éloquence crée une illusion, un vertige, crée l'impression, si rare, du contact, le produit comme un Saint-Simon seul, peut-être, l'a pu faire. — Le père meurt. C'est un désastre. Michelet perd sa dernière amitié, son dernier lien avec les temps où son travail, son imagination l'immergent. C'est au mois de novembre 1846, tandis que Michelet écrivait la prise de la Bastille, qu'est mort le vieillard. Écroulement subit, silence. Michelet veille le corps, et il écrit encore:

- « Ma foi!
- « Qu'elle me soit acquise, solide, et ne meure point en moi!
 - « Car le reste meurt.
- « Je me sens à peine posé, comme l'oiseau sur la branche.
- « Mes feuilles tiennent à peine encore... un coup de vent va venir....
- « Vous donc, enfant tardive de mon étude, fille de mes jours d'automne, ma foi!
 - « Ne m'abandonnez point.
- « Si je pouvais vous fonder, vous replanter dans le cœur du peuple oublieux.

- « Sans doute j'aurais ma récompense....
- « Mais pour que je puisse le faire, il faut que vous me souteniez dans les grandes épreuves de l'homme. Il faut que l'homme, l'individu, se soutienne, si vous voulez qu'il soit le soutien des autres.
 - « La prise de la Bastille....
 - « La mort de mon père. »

Il ne voulut pas rester seul. Il appela l'oncle Hippolyte, frère du mort, et installa près de lui ce vieil ouvrier. Le père avait été témoin pour la prise de la Bastille, l'oncle Hippolyte témoigna pour la fête de de la Fédération, dont le magnifique récit termine le premier volume de la Révolution. Michelet l'écrivit dans un mouvement rapide. La copie, feuillet par feuillet, partait pour l'imprimerie. Sur l'imprimé, il corrigeait, mais peu. Il méditait longtemps et ne bronchait guère dans l'exécution. La Fête de la Fédération : grand jour des révolutionnaires. Alors ils dressèrent autel contre autel, ils crurent fonder l'ordre éternel sur la seule volonté, la seule raison

de l'homme, sur son ferme instinct de justice. Michelet fait sienne cette audace, il ne se sépare pas des foules dont il raconte la geste enthousiaste. Il espère, croit, fait serment, professe la foi nouvelle.

Les deux premiers volumes parurent presque ensemble au printemps de 1847. Une préface doctrinale précise la portée de l'œuvre. Michelet, pour la première fois, rompt avec le christianisme, déclare son attachement et sa foi exclusivement donnés aux vertus, aux mérites de l'homme.

Vive joie, mais vive et sans mélange pour l'artiste seul. Michelet sentait constamment en lui une hauteur où il n'atteignait pas. Cette foi qu'il professe, la possède-t-il vraiment et le possède-t-elle? Il la professe en esprit et de cœur et des lèvres, mais sa chair et sa vie la démentent et lui rendent manifeste la faiblesse de l'homme, l'infirmité du Prométhée qu'il divinise. Qui donc est-il, pour prêcher un culte? Il a redit les mots saint-simoniens : Croix, tombe des temples... mots dont il sait la gravité. Il va voir Mickiewicz, le chrétien,

toujours affectueux pour lui, émouvant, admirable. Il vient en aide à des pauvres, les visitant lui-même, cherchant à introduire dans sa vie imparfaite la bénédiction de quelque charité. Ici encore, nous avons, pour nous éclairer, telles notes intimes :

- « Comment ne suis-je pas le prêtre véritable, moi qui ai tenu cette année le Saint des Saints, sur l'autel des Fédérations? Comment ces choses sublimes qui m'ont tiré des larmes sont-elles si peu intimes en moi?
- « Comment la nature revient-elle obstinément me faire redescendre à l'individualité?
 - « Quelle est la voie?
- « Avant toute idée, élargir le cœur... faire vouloir la fraternité. »

Quelle noble cantilène! Est-ce prose, est-ce poésie? Le tracé même des lignes marque le rythme des pensées, rend visible la naissance du vers. Et quelle mélodie : elle nous livre l'homme même, l'être troublé qui se connaît indigne des prétentions qu'il

déclare et du rôle qu'il assume. Son récit véhément appelle l'action. Cependant il s'interroge encore : Quelle est la voie? Toujours cette inquiétude, cette vacillation. « Je vous remercie de votre fixité, » écrira-t-il un jour à Edgar Quinet. Que ne l'a-t-il en lui?

* *

L'événement éclate. Février 1848 : les Parisiens se soulèvent; le roi fuit devant eux; partout on les imite. A Vienne, à Milan, Francfort, insurrections des peuples, déroute des autorités. Lamartine, George Sand parlent. Double fleuve sonore : il semble qu'à la voix des prophètes français un miracle s'opère. Et Michelet?

Michelet ne fait, ne dit rien. Les républicains de son quartier ont voulu le déléguer au Gouvernement Provisoire, il s'est récusé. Ses amis ardennais lui ont proposé d'être candidat républicain dans leur département; même attitude, deuxième refus.

Travaille-t-il? Non pas. « Le printemps, ordinairement très mauvais pour moi, » écrit-il en avril, « l'est encore plus cette année. Non que je me porte mal, mais je ne produis pas. J'amasse des matériaux. » Que pense-t-il? Son Journal nous serait précieux, nous ne l'avons pas. Il nous suffira de nos quelques indices et du silence même pour présumer l'inquiétude. Michelet était homme de cabinet, poète, grand poète des foules; il ne les hantait pas. Il avait été longtemps un historien conservateur, et il n'est pas tout à fait sûr qu'il ait cessé de l'être. Il savait que quelques paroles jetées du haut d'une borne ne transforment pas l'humanité, qu'il y faut les épreuves du foyer, de l'atelier, de la guerre. Le 4 mars, il-assista, à la Madeleine, au service funèbre des victimes de l'insurrection. Tous les drapeaux d'Europe, portés par des délégations nationales, défilèrent sur les boulevards, ceux des nations militantes, France, Angleterre, Suisse, et ceux aussi des nations écrasées, rêvées, espérées ou pleurées, Italie,

Allemagne, Pologne. Grand spectacle, assurément : tous les peuples, semblaient-ils, s'étaient levés, relevés pour s'unir. Michelet fut ému; fut-il persuadé? Il n'avait jamais partagé l'espérance humanitaire; ni partagée ni aimée; constamment dénoncée. Il connaissait trop bien l'histoire, « la triste et sauvage histoire des hommes. » Aux annonciateurs de la paix, il opposait une sobre réponse : « Je n'ai jamais vu dans l'histoire une paix de trente ans. » Parmi les foules heureuses, il flairait, avec sa sensibilité aiguë, l'odeur du sang bientôt versé. Relisons les quelques mots que nous citions tout à l'heure : « Je ne produis pas, j'amasse des matériaux. » Quels matériaux? On le devine : ceux qui vont lui servir à reconstituer la journée du 10 août et les massacres de septembre. Les hommes abattus comme un bétail, les têtes tranchées, au bout des piques, les corps ouverts, les cœurs arrachés, mangés chauds par les femmes, ces horreurs qu'il se prépare à dire toutes, avec une étrange énergie d'expression. Voilà ce qui lui nourrit l'esprit.

Il avait dans sa vie, lui-même l'a dit, deux révolutions, celle qu'il écrivait et celle qui se faisait sous ses yeux. La sombre histoire de la première lui rendait difficile d'espérer pour l'autre. Une fois déjà la Révolution avait été vaincue, déshonorée; elle l'allait être une seconde fois. Nous sentons en Michelet deux organes qui s'affrontent et qui se contredisent, un cœur prompt à l'espoir, un cerveau sagace et triste, qui voit le mal et attend le malheur. Il alla chez Béranger, lui confessa son inquiétude. Béranger, bonhomme, prodigua les paroles apaisantes : Faisons crédit au peuple, regardons-le faire.... » Michelet n'était pas apaisable. Les notes de son cours nous renseignent sur ses dispositions. Il ne cesse de prévenir, d'avertir. L'éducation du peuple est son sujet, son thème invariable : Il faut instruire les hommes, préparer les âmes.... Derrière les mots exprimés paraît la crainte qui n'est pas exprimée : Les hommes ne sont pas instruits, les âmes ne sont pas égales à leur tâche....

Les événements prirent avec rapidité une forme sévère : ouvriers et bourgeois se séparèrent, formèrent deux camps, s'armèrent pour se combattre. Dans les rues de la ville aimable et romantique, un sombre avenir s'annonce : le Paris de mai 1871, le Moscou de 1918.

Juin 1848: la bataille éclate, elle dure trois jours, elle se termine par un massacre, une proscription de quinze mille hommes. Les socialistes se sont insurgés contre la République, la Révolution s'est détruite elle-même. Date et souvenir atroces. Du Journal de Michelet, nous ne connaissons que trois mots: « Excidat ille dies, » « Que ce jour soit retranchél » Et ceci est le plus triste: « Je n'écrirais plus le livre du Peuple, » dit-il à un ami.

CHAPITRE V

TERZA VITA

« La triste et sauvage histoire des hommes.... »

UINQUAGÉNAIRE sans mœurs, père sans autorité, apôtre inquiet et militant vaincu, où va Michelet?

Le siècle change, il cesse d'être romantique, et, désillusionné, commence de professer un réalisme dur. Michelet, si sensible, changera. Il y a en lui un sens de l'ironie, de la destruction, de la mort, un génie tragique enfin, qu'on n'a pas encore bien connu. Ce génie va se manifester et produire des résonances amères, sévères. Ainsi se transformera l'œuvre de Michelet. Mais à côté de son œuvre il y a sa vie, le hasard des événements et des rencontres. Or, cette vie, à cet instant critique, est

soudain modifiée par un extraordinaire événement intime. Un miracle, dira Michelet. Apprenons l'histoire, écoutons la légende.

Il faut ici remonter un peu haut. En 1845, Michelet avait publié un livre court, constitué par trois épisodes, inscrits sous trois titres : Saint François de Sales et Sainte Chantal, Bossuet et Mme Cornuau. Fénelon et Mlle de Maisonfort: trois nouvelles, si l'on veut, trois petits romans de scabreuse analyse. Ce livre recouvrait une pensée et une expérience. La pensée était celle-ci : l'Église dissout la famille, parce que le prêtre capte l'âme de la femme, divise son amour. Cette captation doit cesser, la femme doit être rendue à l'homme, unie à l'époux sans partage. Quant à l'expérience, Michelet l'avait eue au lit de mort de Mme Dumesnil d'où l'avait écarté un prêtre. De ce souvenir, il restait ulcéré, blessé de jalousie, désireux de vengeance. Il avait d'abord eu l'intention d'intituler son livre : Le Prêtre et la Femme. Sa fille s'était récriée sur l'inconvenance d'un

tel titre. Il l'avait écoutée, et adouci l'expression: le livre s'intitulerait : Le Prêtre, la Femme et la Famille. Les mots essentiels étaient restés, prêtre, femme, C'était le fond, fort dangereux. On s'inquiétait encore, on prévenait Michelet, on insistait auprès de lui. Occupé de si grandes œuvres, de son histoire de France, qu'avaitil besoin de publier ces analyses indiscrètes. téméraires, blessantes? Il n'y a, disons-le bien vite, rien de proprement scandaleux dans le livre, Michelet avait trop de sens pour diriger contre saint François de Sales. Bossuet ou Fénelon des imputations salissantes. Mais il soupconnait, il diminuait l'intime et le secret de leurs intentions. C'était assez pour attrister ses amis. A l'un d'eux, il répond :

« Quand vous voyez, au mois d'août, les arbres déjà malades de la chaleur et des pressentiments de l'automne, vous leur diriez, j'en suis sûr, d'entrer paisiblement dans le repos de l'hiver. Mais croyez bien qu'ils répondraient que l'hiver viendra assez tôt, qu'ils veulent auparavant, si Dieu le veut bien, pousser encore une feuille, qui sait? peut-être une fleur.

« Et cette fleur, qui leur arrive en âge de connaissance, contient peut-être leur rêve, leur pensée d'arbres, plus que toutes les fleurs du printemps. »

A cette prose énigmatique, à ce langage de fleurs, à ces pensées d'arbre, le sage conseiller ne comprit rien. Michelet luimême comprenait-il le secret des symboles, savait-il que son livre osé n'était pas destiné au vaste public, mais à quelque lectrice inconnue, une seule — fleur tardive de son automne?

Le livre parut donc, fut discuté, vilipendé, honni en chaire; peu importait à Michelet. Il fut lu, très bien lu par des lectrices féminines, et c'était cela l'important. Michelet reçut des lettres dont plusieurs l'intéressèrent, répondit à quelquesunes, essaya des correspondances. Rien ne dura, et trois années passèrent.

1848 : année du miracle. La France

s'agite, Michelet s'exalte, le gouvernement le frappe, suspend son cours au Collège de France. Une lettre arrive. Une inconnue l'a écrite; elle vit au loin, à Vienne, institutrice au service des Cantacuzène: elle se nomme, se raconte: elle est orpheline. elle a vingt ans, elle a lu son livre, elle en demeure troublée. « Le monde n'admet pas qu'une jeune fille puisse chercher un guide en dehors du prêtre, » dit-elle. « Si vous le lui ôtez, alors que lui restera-t-il? J'ai perdu mon père à quatorze ans, si je l'avais conservé, je n'aurais pas besoin d'un directeur.... Puisqu'il me manque et que vous êtes l'occasion de ma peine, permettez-moi de vous demander de tenir sa place, de me parler comme vous faites à votre enfant, et de me donner assistance, car je sais bien que je ne me retrouverai jamais telle que j'étais avant de vous avoir lu. Il me faut une orientation nouvelle....»

Quelle était cette fille, cette Atanaïs Mialaret, qui écrivait d'un si beau style, où Michelet reconnaissait déjà le reflet, l'empreinte du sien? Que cherchait-elle, que voulait-elle? Michelet fut saisi, il eut peur. « Je craignais, » note-t-il, « de me laisser prendre le cœur dans un amour impossible. » Sa réponse fut réservée, apaisante; il ne déconseilla pas l'appui d'un prêtre « vieux et âgé », conseilla la Bible, Dante, Shakespeare, Cervantès.... Mlle Mialaret, sans doute, attendait mieux, son remerciement fut court, et habile d'être court. Dès lors, ce fut à Michelet d'être déçu. Il récrivit, d'un autre style : « Personne plus que moi n'a besoin de sérénité et de force, au milieu de ce malheureux monde détruit, sur les ruines duquel je m'obstine à espérer encore.... Il ne faut point trop nous attendrir sur nos tristesses, ni sur celles de ceux qui nous intéressent : c'est un avis que je dois m'adresser à moi-même en vous lisant.... »

Là-dessus, la Révolution éclate. Voilà un aliment pour la correspondance. La jeune fille s'inquiète, désire être informée. Il l'informe. La Révolution se propage : après Paris, Vienne s'insurge. Que devient là-bas Mlle Mialaret? Michelet s'alarme à son tour, interroge. La jeune fille répond. Elle est fort excitée; elle se promène ceinturée d'un ruban tricolore, couleur de France, les étudiants l'acclament dans les rues.... Sa lettre est longue, et d'un grand mouvement. Michelet la trouve magnifique; elle est belle en effet.

Juin, mois désastreux, qui termine les enchantements révolutionnaires. En octobre, au terme d'un désolant été, Michelet recoit de l'inconnue une quatrième lettre : Les Cantacuzène se retirent dans leurs terres; elle ne les suivra pas, elle les quitte, elle se dirige vers Paris, elle arrive.... Et de nouveau Michelet eut peur. Il recommanda la prudence à Mlle Mialaret. A Paris, que fera-t-elle? Qu'elle réfléchisse.... Or, le 8 novembre 1848, à onze heures, Michelet, quittant son bureau, aperçut, déposée dans l'antichambre, une carte : Mlle Mialaret était venue, puis repartie; Michelet ne recevait pas aux heures de travail matinal, et la servante avait opposé cette consigne formelle aux instances de l'inconnue.

Michelet fut désolé. Accourue de si loin et renvoyée! La jeune fille avait annoncé son retour pour quatre heures. D'ici là, que deviendrait-elle? Sortirait-elle, se risquerait-elle seule dans ce quartier d'affaires? « J'en fus si préoccupé et inquiet, » écrit Michelet, « que je devançai l'heure habituelle de mon départ des Archives. Il fallait qu'elle n'eût pas à attendre cette fois. »

A quatre heures, exactement, il rentrait. Mlle Mialaret était là, assise, un peu dramatiquement vêtue, toute en noir, une rose pâle au chapeau, frêle et prodigieusement blanche de visage. « Ma première impression, » nous dit Michelet, « fut de saisissement. » Elle parla, la voix était singulière, nette, énergique, d'une fermeté presque virile. Elle exposa ses plans d'avenir. Ni la province ni l'étranger ne la satisferaient. Elle avait besoin d'instruction, de vie intellectuelle, de Paris. Quelquefois une toux cruelle lui secouait le corps, arrêtant les mots dans la gorge. Elle s'interrompait alors, puis reprenait, de

sa voix courageuse, inflexible. Michelet écoutait. La faiblesse l'intéressait, la force le subjuguait. Il trouvait en cette enfant tout ce qui lui manquait : la tendresse en vain cherchée, l'énergie en lui défaillante. Là peut-être était le secret de sa vie, de son équilibre, de son avenir. Il ne cacha pas le trouble de son cœur. Sa voix charmée le trahissait. Mlle Mialaret comprit-elle qu'elle avait trouvé mieux qu'un protecteur, mieux qu'un ami? Elle se leva discrètement. Michelet, d'une main émue, lui posa sur les épaules un long manteau noir, doublé d'une soie rose assortie à la fleur piquée sur son chapeau. Debout, la fragilité de la jeune fille lui sembla extraordinaire. Elle s'inclina, disparut.

Vingt jours après, ils étaient fiancés. De cet étonnant épisode il faut lire le détail dans le récit de Michelet. La famille de Mlle Mialaret s'étonne de la savoir revenue à Paris, la réclame, écrit impérieusement, envoie vers elle un prêtre qui la gourmande et la menace. Les enfants de Michelet, d'autre part, s'étonnent de

l'intervention soudaine d'une aventurière. Il a cinquante ans, elle en a vingt, quelle folie! Michelet écouterait, fléchirait peutêtre. Mais il est bien gardé. L'indomptable fille fait tête sur deux fronts, résiste à deux familles ameutées. Elle s'attache à Michelet. le surveille, ne le guitte plus. « Vous n'êtes pas seul, » lui dit-elle, « quand je ne suis pas avec vous. » Il s'effraye parfois d'une telle énergie, il se plaint : « Ton caractère est plus tendre que doux. » Ni tendre ni douce, mais de la race de celles qui ne lâchent pas ce que leurs doigts ont une fois tenu. « Enfant, » murmure-t-il, « une puissance redoutable est en toi... » Le 12 mars 1849, elle l'épouse.



Pour Michelet, la Providence a tout fait. Mlle Mialaret est venue d'Orient, comme les dieux; la miraculeuse enfant a été envoyée vers lui afin que l'Amour, la faculté d'aimer, par lui et par elle, par leur

couple élu, fût sauvé. Il dédie à sa fiancée ses leçons du Collège de France; il insère, il y répète des phrases prises dans ses lettres, et la jeune institutrice, confondue dans le public, écoute, reçoit ces merveilleux hommages : le cadeau qu'il lui veut faire, pour ses noces, c'est la rédemption des hommes. O salvatrice, ô déesse! Sur la première page de ces notes, de ces préparations à son cours, Michelet écrit :

« Idée du plus haut art d'aimer, l'art de faire que les hommes, même après le 24 juin, puissent aimer encore. La force de faire ce cours me fut donnée par l'émotion de mon cœur personnel.... »

Le 2 juillet 1850, un enfant naquit. Michelet le baptisa Yves-Jean-Lazare : « Yves, c'est elle en son père; Jean, c'est elle en son éducation chrétienne; Lazare c'est elle en moi : ma résurrection. » Il s'exalta, rêva pour cet enfant « conçu de la grâce, » une destinée messianique. Hélas! ce n'était qu'un corps misérable, qui vivota quelques semaines, puis expira, et nul

autre ne vint après lui. Ce qui devait naître de Jules Michelet et d'Atanaïs Mialaret, c'était une autre postérité, un prodigieux foisonnement d'écrits.

Pour la troisième fois, la vie de Michelet se transforme. La circulation (il le dira) change en lui. Rythme, atmosphère, tout sera nouveau. Il avait jusqu'alors vécu dans un entourage intime et studieux de camarades, d'élèves, d'enfants; pendant les années si difficiles qu'il venait de traverser, Mickiewicz et Quinet avaient été pour lui fraternels et tendres. Or, camarades, élèves, enfants, amis, tout disparaît. Atanaïs Mialaret veut être seule, être la seule. Que se passe-t-il entre ces deux êtres, cette fille froide, insensible (nous le savons) à l'amour, et cet homme vieillissant, dévoré par les extases du cœur, de l'esprit et des sens? Le drame est sans témoins, tout témoignage manque. Du Journal nous n'avons rien, seul Gabriel Monod l'a lu, puis cisaillé, scellé pour cinquante ans.

Atanaïs Mialaret n'établit pas son pou-

voir en un jour. Elle voulait dominer partout, au lit, puisqu'il fallait en passer par là, et à la table de travail. C'est la table qu'elle visait, et Michelet la défendit d'abord, tandis qu'elle défendait son lit. Pendant plusieurs mois, le ménage fut chaste. Enfin. Michelet eut le lit. et Atanaïs Mialaret, bientôt après, la table : elle était née femme de lettres, et c'était sa vraie place. Elle devint régente des papiers, elle copia les brouillons, et dès lors, sans doute, s'enhardit à proposer un mot, achever une phrase. Sa politique était d'isoler Michelet. Il v avait trop de collègues, de camarades sur la rive gauche; on passa sur la rive droite, d'abord vers Montmartre, puis au village des Ternes (les Ternes étaient alors un village). Plus loin encore : Atanaïs Mialaret emmena Michelet en Bretagne, vers Nantes, dans une maison des champs que la ville englobe aujourd'hui. Là, il rédigea son tragique récit de la Terreur, Il n'en dissimula rien. Il était possédé par son art, par la rage de tout voir et tout dire, la bassesse, la sottise, le

sanglant sadisme. Dure clairvoyance: «C'est là ce qui me tue, » écrit-il à Quinet. « J'ignorais jusqu'ici la nature humaine. L'autopsie complète en a été faite alors, dans un sublime horrible. »

Faite et constamment refaite par l'histoire, sous les yeux à jamais dessillés de Michelet. En décembre 1851, Louis Napoléon a réussi son coup d'État, dominé Paris et la France par la fusillade et les proscriptions; en décembre 1852, il se proclame empereur aux acclamations du peuple. Michelet cesse d'écrire.

C'est en lui le symptôme le plus grave, le signe de la destruction. Que faire? Partir, respirer ailleurs. L'Italie fut choisie. Sa femme l'entraîna vers la Méditerranée, vers Gênes. Gênes parut dur et venteux. On fit quelques lieues encore, jusqu'à Nervi, village de pêcheurs retiré dans le fond d'une baie, entre la montagne et la mer. La poste y était rare, les journaux n'y arrivaient pas : dans ce vrai asile de silence, un domicile fut trouvé. Trente ans plus tard, en ces mêmes parages, un

autre historien, philosophe et poète, Frédéric Nietzsche, viendra chercher le réconfort physique qui lui sauvera l'âme. Cette côte ligurienne a de belles vertus, et de beaux états de service. En 1852, elle sauve Michelet. Il v vécut dénué, pauvre : « Qui sait être pauvre, sait tout, » écrivait-il. Il s'assit au soleil, s'abandonna, invoquant parfois ses maîtres italiens, Virgile, Vico. Ce sont des noms, des souvenirs qui passent, le salut ne viendra pas d'eux. Michelet a trop souffert par les hommes, il ne leur demande plus rien. La mer, les étoiles, un lézard arrêté sur un mur de pierre que le soleil enflamme, voilà le spectacle où son regard se satisfait, s'attache. N'est-il plus qu'un vieillard diminué? Peutêtre; il est sans révolte, il se soumet et il attend. Il attend, symptôme heureux! L'attente est signe d'espérance. Sa faiblesse acceptée prépare sa renaissance et va se transformer en force nouvelle. De nouveau le cœur se comble, le sentiment affleure, déborde; Michelet recommence à écrire, la main active a repris essor.

« De la misère de mon univers de Nervi à celle de l'Italie, et de là à celle du monde qui souffre, attend et halète, j'étendis mon horizon et aussi ma patience. Et non seulement je supportai ma souffrance, mais je l'acceptai de cœur comme la révélation douce encore des maux de la multitude infinie, comme ma part bien petite dans l'immense malheur fraternel.... »

Trois mois passent : Michelet est ranimé. Sa femme le conduit aux sources d'Acqui et le baigne dans l'eau saline, boueuse tant elle est dense, l'eau magnétique qui achève de le guérir.

* *

Michelet rentre dans la France impériale. Il a, lui aussi, trouvé sa dictature. Atanaïs Mialaret règne sur sa maison et sur lui-même. Quel flot d'œuvres! l'Histoire de France terminée, dix volumes; les poèmes naturalistes : L'Insecte, L'Oiseau,

La Mer, La Montagne: les poèmes humanistes: L'Amour, La Femme, et La Sorcière, et la Bible de l'Humanité, et Nos Fils: et les inédits, Le Banquet, Le Journal; ce que nous connaissons, ce que nous ne connaissons pas.... Quel flot et quel triomphe! Lamartine est accablé, Musset fini, Vigny silencieux: Gautier, George Sand se répètent; Ouinet, Cousin sont distancés; Balzac (seule faiblesse qu'on puisse lui reprocher) est mort. De toute la génération romantique, trois seulement tiennent bon et grandissent en durant : Hugo, Michelet, Sainte-Beuve. Ils le savent et de loin en loin s'adressent de somptueux et déférents messages.

L'abondance des écrits confond d'abord. Tout le pur et l'impur, la fleur et l'écume des siècles, les chants des oiseaux, la majesté des croyances, les princes crétins ou fous, les ressacs de la mer, les plaintes des peuples, les odeurs d'algues, les odeurs des alcôves, y palpitent et s'y mêlent dans une merveilleuse symphonie verbale. Deux Michelet déjà nous sont connus : l'érudit,

l'historien traditionaliste et chrétien de 1835; l'historien, l'éducateur révolutionnaire de 1845. Et voici qu'il nous en faut connaître un troisième, le satirique, l'érotique, le poète naturaliste, qui, d'ailleurs, prétend rester, et reste en effet, par éclairs, un moraliste.

Cherchons l'ordre et les plans : d'abord, il y a l'Histoire de France, la suite du récit entrepris en 1832. Michelet avait laissé trois siècles en blanc, le xvie, le xviie, et le xviiie. Leur politique ne l'avait pas tenté, leur atmosphère l'étouffait. Il y entre enfin, et il y entre libre, libre de tout casser. Jusqu'en 1848, tous les historiens, les plus judicieux, les plus prudents même, un Guizot, un Thierry, avaient professé une dogmatique du progrès qui arrêtait le jugement. Les institutions constitutionnelles de 1815, pensaientils, étaient une acquisition définitive; l'histoire de France tout entière était un mouvement concerté vers elles. Et Michelet, quelle que fût sa sagacité native, avait subi l'influence de la doctrine. « La légende

nationale de France, » écrivait-il en 1845, « est une traînée de lumière immense, non interrompue, véritable voie lactée sur laquelle le monde eut toujours les yeux. » De cette voie lactée ininterrompue, il fallait, en quelque manière, tout expliquer, tout justifier, les États généraux et les Rois, la Ligue et Richelieu, Louis XIV et Robespierre. Or, depuis que Louis-Bonaparte a réussi son coup d'État, que les institutions de 1815 sont ruinées, que Rouher et la Montijo règnent, l'illusion est dissipée. La « voie lactée » est éteinte, et l'histoire, découronnée de ses prestiges, paraît dans sa réalité, son incohérence tragiques. Michelet aborde la chronique des règnes absolus, des François, des Henri et des Louis, et va se venger sur eux des blessures qu'il a recues.

Ce n'est pas de l'histoire, dit-on, c'est du pamphlet. Assurément! Victor Hugo écrit *Les Châtiments*, Michelet achève son *Histoire*: les œuvres sont contemporaines, parallèles, parentes. Pendant que Victor Hugo, du fond de son exil, invective Napoléon III et ses agents, Morny, Saint-Arnaud, Rouher et Persigny, notre Michelet, armé par de vastes connaissances, invective trois siècles, dix rois, et, plus profondément, l'idée même de l'État, l'histoire enfin, telle que la méchanceté, la dureté de cœur des hommes l'ont faite. Son œuvre est un pamphlet à double, à triple détente : il atteint les Rois, la France, il atteint, ô cruauté! Michelet même; Michelet tourne en dérision le rêve qu'il a longtemps entretenu, le rêve d'une histoire dominée par la puissance constructive des masses, des peuples.

«L'État, le plus froid de tous les monstres froids... » écrira dans quelque vingt ans ce jeune Nietzsche que nous rencontrions tout à l'heure sur la plage de Nervi, que nous rencontrons, que nous rencontrerons encore dans ces parages intellectuels que Michelet explore. Leurs pensées divergentes ont des sources communes, ils combattent séparément, mais fréquemment ils sont alliés. «L'État, le plus froid de tous les monstres froids....» Au xviie, au xviiie siècle,

l'État commence à régler toutes choses, à imposer sa règle abstraite : Michelet s'en irrite. Où sont les mythes, les légendes? Courtisanes, lettrés et commis se montrent seuls. Où est le peuple, partout présent au Moven Age, si savoureux? Michelet le cherche et ne le trouve pas. Deux ou trois chansons, observe-t-il, c'est à cela qu'avant la Révolution la tradition nationale est réduite. Ouelle pauvreté! Michelet a parlé en termes magnifiques de ces « silences de l'histoire » qu'un historien doit savoir interpréter, de ces « points d'orgues » dont les longues tenues sont la voix même de l'humanité, expriment sa substance profonde. Au xviie, au xviiie siècles, les silences sont profonds, et le « point d'orgue, » à peine perceptible, est la plainte du peuple écrasé. La parade, le jeu des « ambitieuses marionnettes » occupe le premier plan, accapare le regard. Michelet montre les secrets de la parade, exécute les marionnettes. « Au xvie, au xviie siècles, » écrirat-il, « je fis une terrible fête. Rabelais et Voltaire ont ri dans leurs tombeaux. Les

dieux crevés, les rois pourris ont apparu sans voile. La fade histoire du convenu, cette prude honteuse dont on se contentait, a disparu. Des Médicis à Louis XIV, une autopsie sévère a caractérisé ce gouvernement de cadavres. » Les voici qui défilent. Les Valois débauchés, pourris : Catherine de Médicis, la florentine parvenue qui s'attache au royaume de France pour y doter et marier ses enfants; Henri IV et Sully: l'épisode est heureux; la politique s'humanise, s'ouvre au peuple, l'écoute et lui répond; Henri IV et Sully: deux gentilshommes campagnards, comprennent et raniment la France, malmenée par les Grands, des petites maisons nobles, des métairies et des chaumières. Leur temps est court : Henri IV est assassiné, Sully disgracié, la France retombe aux mains des « marionnettes » et des « pêcheurs de peuples », des avides, des étourdis, des fanatiques. Avec Marie de Médicis les étourdis, avec Richelieu les fanatiques, légistes et moines politiques (demain les Jacobins) pour qui l'État est Dieu et la Raison d'État, le droit même. Et les avides, toujours. Après Richelieu, Mazarin, l'Italien pillard; après Mazarin, Louis XIV....

Louis XIV: Michelet connaît sa violence. il sait où elle l'entraîne. Il reste avisé dans la violence même, il ne veut pas qu'on le croie stupide quand sa méthode est d'être injuste. Il sait ce que signifie, pour tout Français, pour lui-même, la France du xviie siècle. Au seuil de ce domaine difficile, il s'explique et se gare par une courte préface : « Il faut des procédés très divers pour étudier ce règne, une fine interprétation est nécessaire pour lire certains mémoires. Mais généralement c'est par une méthode simple, forte, disons mieux, grossière, qu'on peut comprendre la matérialité du temps. » Une méthode grossière : Michelet a prévu l'objection; sous le couvert de cette défense, il reprend son jeu de massacre et raconte le grand siècle sans nommer saint Vincent de Paul, sans connaître les jansénistes, sans s'arrêter à Colbert, sans paraître se douter que Louis XIV

et ses agents ont fait et ceinturé la France. Quel est leur apport? fait-il négligemment; quelques provinces, qui nous seraient venues d'elles-mêmes. Comme si on avait jamais vu, dans l'histoire, ce phénomène étonnant, des provinces ainsi venues. Michelet dénie à Louis XIV sa qualité française : c'est un monarque à l'espagnole, infatué jusqu'au crime. Comme François Ier eut son abcès, Louis XIV a sa fistule, et la France est si abaissée, que l'histoire de la fistule royale se confond avec son histoire même.

Michelet poursuit son œuvre avec la brutalité de main, l'indifférence aux vains détails, d'un Rembrandt gravant sur cuivre. Après Louis XIV... Le suivrons-nous, irons-nous avec lui, sans reprendre souffle, du Fontainebleau de François Ier au Versailles de Marie-Antoinette, des belles dames d'Étampes aux mondaines, si pareilles aux nôtres, qui se travestissent en filles de laiterie pour jouer la comédie rurale dans le décor du petit Trianon? Comme lui, connaîtrons-nous les Bourbons

en collant l'œil aux fentes des alcôves? De tout cela, qui irrite et chatoie, l'esprit se lasse. Et Michelet se lasserait lui-même, il ne pourrait écrire ces dix volumes de prose enragée si par ailleurs il ne se détendait et reposait. Victor Hugo, dans le temps où il écrit Les Châtiments, achève Les Contemplations, médite sa Légende des Siècles. Michelet, comme Hugo, a ses Contemplations, il aura sa Légende: poèmes naturalistes et moraux, Bible de l'Humanité.

D'abord, L'Oiseau, La Mer. Michelet fuit l'homme, il interroge la nature, s'abîme dans ses mystères, essaie comme un remède l'ivresse panthéistique. Prenons garde, cela n'est pas un trait constant de son génie. En 1831, dans son Introduction à l'Histoire Universelle, il répudiait le panthéisme; en 1866, dans sa Bible, il répétera cette répudiation; il la maintiendra jusqu'au bout, jamais elle n'aura plus d'énergie que dans les préfaces de l'Histoire du XIX^e siècle, écrites entre 1871 et 1874. L'homme, le foyer de l'homme construit au-dessus de la nature, le plus souvent contre elle, par sa volonté libre,

voilà la région morale vers laquelle il s'oriente, où il cherche sa loi. Le héros pour Michelet, c'est Prométhée, qui non pas adore le feu, mais le dérobe et l'enferme dans l'âtre, le porte à la forge de l'homme. Tout ce qui vient de la nature lui est suspect, tant que l'homme n'y a pas posé sa marque: et contre ce qui vient de Dieu, contre le Dieu qui dispense les grâces, Michelet, le vrai Michelet, est en garde. « Ils m'appellent panthéiste! » écrivait-il en 1840 (aux catholiques s'adressait sa réponse), « ils m'appellent panthéiste. Si le panthéiste est celui qui se laisse volontiers absorber dans la nature, je ne suis pas cet homme-là. Quel sujet ai-je de me louer d'elle?... D'autre part, si Dieu est un Dieu moral, il faut convenir qu'il se plaît à cacher ses voies.... Je n'ai point de raison d'aimer la nature. Je me tairai sur la Providence¹, »

Voilà la tonalité profonde, le Michelet éternel. Et ajoutons : Michelet, quand il

^{1.} Et encore : « Quand on songe à la manière barbare et rapide dont la nature ourdit sans cesse des fils vivants pour les briser, il est difficile de remercier. » Mais ici l'amertume est exceptionnelle.

écrit L'Oiseau, La Mer, L'Insecte, n'est pas seul à sa table de travail. Mme Michelet est là, cachée, mais présente, active. C'est elle l'inspiratrice des poèmes panthéistes, c'est elle qui les prépare, en réunit les matériaux, qui souvent même tient la plume. Fille d'un disciple de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, naturaliste passionné, elle avait beaucoup appris du xviiie siècle; elle répétait son enseignement. et Michelet la laissait dire. « J'écoutais, » écrit-il, « non sans effort d'abord, quelque récit pacifique des naturalistes et des voyageurs. » La rêverie optimiste qui traverse les poèmes vient d'elle. Tout cela est indiqué dans une subtile préface. Rêverie de femme? dira-t-on. Pourquoi pas? » Rêverie, point davantage, et rêvée par une autre. Michelet, d'un mot, nous a prévenus. Il s'abandonne un instant aux instincts, aux sensations, aux choses mêmes, comme s'abandonnèrent jadis ces peuples de l'Orient dont il avait parlé dans son introduction aux Origines du Droit. La nature, «cette belle et formidable amante,» écrivait-il, « l'homme n'était qu'un faible nourrisson sur ses genoux. Elle le fascinait de son mobile regard, elle le troublait de ses puissantes caresses, elle lui faisait signe, mais il avait peine à répondre. Ces signes impérieux pleins d'attrait et de terreur, c'était pour lui une étude d'en trouver le sens. » Michelet, vieillard enivré, consent à redevenir un faible nourrisson entre les bras de sa jeune, impérieuse amante. Rappelons-nous son cri: « Enfant, une force redoutable est en toi.... » Il éprouve cette force et la trouve bienfaisante. « Harmonisez-moi, » lui disait-il encore; et il accepte cette harmonisation, cette cure qu'elle lui propose, impose.

Il se laisse distraire, non fasciner. L'accent tragique vibre toujours. Suivons-le, par exemple, dans le récit qu'il donne de la tempête océanique de 1859. Il y a là quelques-unes de ses plus sombres et grandes pages, j'en transcris ces lignes :

« J'avais vu bien des orages. J'avais lu mille descriptions de tempêtes, et je m'atten-

dais à tout. Mais rien ne faisait prévoir l'effet que celle-ci eut par sa longue durée, sa violence soutenue, son implacable uniformité. Dès qu'il y a du plus ou du moins, une halte, un crescendo même, enfin une variation. l'âme et les sens y trouvent quelque chose qui détend, distrait, qui répond à ses besoins impérieux de changement. Mais ici, cing jours et cing nuits, sans trêve, sans augmentation ni diminution, ce fut la même fureur et rien ne changea dans l'horrible. Point de tonnerre, point de combats de nuage, point de déchirement de la mer. Du premier coup, une grande tente grise ferma l'horizon en tout sens: on se trouva enseveli dans ce linceul d'un morne gris de cendre, qui n'ôtait pas toute lumière et laissait découvrir une mer de plomb et de plâtre, odieuse et désolante de monotonie furieuse. Elle ne savait qu'une note. C'était toujours le hurlement d'une grande chaudière qui bout. Aucune poésie de terreur n'eût agi comme cette prose. Toujours, toujours le même son : Heul heul heul ou Uhl uh! uh!

Nous habitions sur la plage. Nous étions plus que spectateurs de cette scène; nous v étions mêlés. La mer par moments venait à vingt pas. Elle ne frappait pas un coup que la maison ne tremblât. Nos fenêtres recevaient (heureusement un peu de côté) l'immense vent du sud-ouest qui apportait un torrent, non, mais un déluge, l'Océan soulevé en pluie. Du premier jour, en grande hâte, et non sans beaucoup de peine, il fallut fermer les volets, allumer les bougies si l'on voulait voir en plein jour. Dans les pièces qui regardaient la campagne, le bruit, la commotion étaient tout aussi sensibles. Je persistais à travailler, curieux de voir si cette force sauvage réussirait à opprimer, entraver un libre esprit. Je maintins ma pensée active, maîtresse d'elle-même. J'écrivais et je m'observais. A la longue seulement la fatigue et la privation de sommeil blessaient en moi une puissance, la plus délicate de l'écrivain, je crois, celle du rythme. Ma phrase devenait inharmonique. Cette

corde, dans mon instrument, la première se trouva cassée. »

Ainsi et jusqu'au bout travaillera Michelet. Le succès de L'Oiseau fut très grand, et la satisfaction de Michelet et de sa femme, n'en doutons pas, fut égale au succès. Récompensés de leur travail, ils travaillèrent d'autant plus. Que le Journal mangue ici! Quelques indications nous laissent deviner la vie de ces deux êtres solitaires et frêles - « Ma femme est infiniment chancelante, je ne vis que par artifice » — menant à bien, à travers les soucis physiques qui les harcèlent, l'œuvre de leurs esprits. Mais nous savons très peu, et cette pénurie, à côté de tant de richesses dont un règlement nous sépare, paralyse la réflexion même. De la correspondance échangée entre Michelet et Quinet nous n'avons que des fragments. On y trouve des traits singuliers. Michelet ayant perdu son enfant, Quinet lui adresse une lettre chaleureuse. « Je travaille, je vis, je ne désespère pas de vous donner deux volumes en février, » répond Michelet. Quinet, peu après, perd un enfant. « Que faites-vous? » lui écrit Michelet. « En quelque état d'esprit que vous soyez, vous travaillez, je n'en fais aucun doute. » Il semble que tout soit consumé, le citoyen, le croyant, l'homme, et que seul subsiste, dans sa laborieuse retraite, un ménage d'écrivains.



Cela n'est pas. Le citoyen, le croyant, l'homme ont trop ardemment existé, ils ne disparaîtront pas. Ils auront leur réveil : l'éveilleur, ce sera Proudhon.

Proudhon, Michelet: rapprochons-les, lions leurs mémoires. Il y a, dans ce bruit, dans cette rumeur de foule que fait l'histoire, des voix qui s'apparient. Les voix de Proudhon et de Michelet forment une sorte de couple et s'élucident l'une par l'autre. Michelet surtout s'éclaire par Proudhon. Car Proudhon est un fort, un

simple, qui va seul et se déclare par des formules éclatantes. Michelet, au contraire, troublé par l'excès et les tentations de ses dons, a constamment besoin qu'on l'aide à se trouver lui-même, à concentrer sa force sur les quelques pensées vers lesquelles il aspire. Proudhon est une de ses lumières.

Entre ces deux hommes que de différences: elles se voient toutes, elles sont à la surface. La ressemblance est moins visible, mais elle est au fond, elle est essentielle. Tous deux, ils sont fils d'artisans, liés à la race des paysans propriétaires, tous deux ils veulent trouver et dire la loi d'un ordre social où le travail, simple, éternel, travail de l'ouvrier, de l'époux, du père, assurerait l'indépendance, procurerait joie et honneur. Leur recherche parallèle était embarrassée, en Proudhon par d'extravagantes constructions dialectiques, en Michelet par les séductions de la culture, par ce que lui-même appelait, avec un tendre regret, « les sensualités de l'art. » Le plus libre, c'était Proudhon.

Michelet le savait et, de tous ses contemporains, il n'en était pas un qu'il écoutât avec plus d'attention, qui le renseignât davantage. En 1851, Proudhon lui avait adressé au sujet de son Histoire de la Révolution Française, une lettre dont il avait été si frappé qu'il l'avait imprimée, honneur vraiment singulier, en tête de son cinquième volume, comme une préface dont il eût contresigné les termes. Au lendemain du Coup d'État, Proudhon n'avait pas un instant faibli. Il n'avait pas désespéré, il n'avait pas quitté la France, il s'était à peine étonné. Pendant que Michelet se chauffait au soleil de Nervi, regardait courir les lézards, voler les oiseaux et se baignait dans les boues salines d'Acqui, Proudhon vivait, narquois et fort, dans ce pavillon du quartier de l'Observatoire où Courbet l'a peint, nutête, assis sur une marche de pierre et jouant avec ses deux filles. La déroute des républicains idéalistes, des romantiques de 1848, affectait son cœur, mais ne décourageait pas son esprit. Il les avait

toujours trouvés ridicules et ne leur avait ménagé ni les réfutations, ni les brocards. Il restait, parmi ces Parisiens qui admiraient son style, mais le comprenaient mal, un merveilleux plébéien, le type même d'une certaine humanité laborieuse, antique, l'Hercule patient et gai dans ses travaux. l'Atlas qui porte le monde sur ses épaules et, sans se plaindre, ploie les reins sous la charge. « Presque toujours, » a écrit Michelet, parlant des hommes du peuple qui s'élèvent et sortent de leur classe, « ceux qui montent y perdent parce qu'ils se transforment: ils deviennent mixtes, bâtards: ils perdent l'origine de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais en montant de rester soi. » Proudhon, enfant du peuple, était resté, restait merveilleusement lui-même, et Michelet l'admirait pour cette intégrité. Insensible aux amertumes de la défaite, paisiblement, joyeusement, Proudhon entreprenait de donner forme définitive à sa philosophie populaire, il commençait d'écrire et publiait bientôt les trois volumes

de La Justice dans la Révolution et dans l'Eglise. Dans le dernier de ces volumes, deux cents pages admirables : Amour et Mariage.

Amour et Mariage: c'était le sujet même dont Michelet avait si souvent parlé à ses auditeurs du Collège de France, méditant, préparant un livre. Proudhon, cette fois encore, le rencontrait, le devançait. Michelet sentit l'émulation, peut-être un peu la jalousie. Proudhon avait parlé à sa manière, directe et rude, et la réplique des journalistes, des femmes de lettres parisiens, des femmes de lettres plus encore, avait été vive : Proudhon est trop sévère, pensa Michelet, il dit les choses qu'il faut dire, mais il ne les dit pas comme il faut les dire aujourd'hui. Je les dirais mieux.... Telle fut l'incitation, et Michelet, sans délai, redevint moraliste. En 1859 parut L'Amour, en 1860 La Femme.

Improvisations merveilleuses et livres déplaisants; disons même : livres absurdes. Le succès fut grand, mais non pas celui-là que Michelet eût désiré. Cherchant des pensées austères, il avait trouvé, pour les

exprimer, des accents lascifs; il avait laissé deviner, comme à plaisir, l'obsession qui le rongeait. Il offrait au public un traité de morale et l'écrivait de telle sorte que le public, négligeant la morale, v goûtait l'érotisme. « Concentre-toi. » conseillait-il à son jeune lecteur, « ou meurs. » Mais le conseil était donné dans une prose énervée. glissé entre deux effusions languissantes. Le conseil fut ignoré, la prose fut appréciée. Michelet connut-il le malentendu? C'est douteux. L'âge, la solitude, la routine de l'exaltation, l'avaient rendu naïf. Il suffit qu'un complaisant lui vienne dire que, depuis la publication de ses livres, les maisons de femmes, au quartier latin, sont désertées : il le croit, et le voilà heureux. Les lettrés du Second Empire lurent L'Amour et La Femme, sourirent aux aveux du vieil homme et firent fête à l'artiste. Les deux livres eurent bonne vente, la vie devint aisée au foyer de l'auteur. Proudhon ne lui mâcha pas sa pensée. « Oh! de grâce, » lui écrivit-il, « ne parlons d'amour qu'entre nous! »

* *

Michelet revint à son histoire et rédigea le noir récit du règne de Louis XIV. Il s'y complut, puis se lassa. Vieillirait-il dans l'amertume? Il y a dans cette œuvre un élément de calomnie si marqué qu'il est difficile que Michelet l'ait ignoré. N'aura-t-il plus cette joie, que sa jeunesse a connue, par Virgile et Vico, Luther et Jeanne d'Arc, de rencontrer, de raconter l'homme dans sa grandeur, d'être vrai sans être cruel, amer? Regret, désir qui l'occupent toujours : c'est sa raison de vivre, il n'y peut renoncer. Au bas d'une page du livre du Peuple, quelques mots s'étaient glissés : « Je n'ai pas atteint l'idéal de simplicité grandiose que j'avais dans l'esprit.... » Phrase rapide, involontaire comme un aveu, révélatrice. « Je n'ai pas atteint... » Peu d'écrivains ont eu le courage d'écrire ces mots si simples. Proudhon, de sa main rude, atteint cet idéal, le fixe quelquefois. Michelet l'égalera-t-il?

En 1863, Michelet s'intéressa à la sorcellerie. Le sujet était beau. La sorcière. contre le prêtre et l'Église, s'attache à la nature, à la poursuite de ses secrets. Michelet s'informe, étudie les procédures, les immenses procès du xive siècle. La sorcière bientôt le passionne. La sorcière, c'est la femme. Ainsi l'obsession revient. le ressaisit et lui dicte un livre étrange, sur le sabbat, ses rendez-vous nocturnes et ses rites obscènes, sur les pauvres filles qui pour s'adonner au grand œuvre risquent les supplices de l'Inquisition. Il y a du magnifique en tout cela; mais que de trouble! Michelet s'attendrit sur les possédées du Diable, sœurs infortunées des possédées de Dieu. Distinguer entre elles est souvent difficile. Michelet raconte la tragique histoire de cette Lacadière dont les mésaventures firent jaser les Français au début du xviiie siècle, les occupèrent, les émurent, et produisirent même une lointaine ébauche des guerres civiles que nous avons connues, mi-judiciaires, mi-religieuses. Cette Lacadière était une fille illuminée, mystique.

Un jésuite, profitant de son exaltation, l'avait prise, engrossée. Scandale. Pour apaiser ce scandale, pour en diminuer les effets, les jésuites et leur parti accusèrent Lacadière de satanisme, de sorcellerie, Les tribunaux ecclésiastiques la réclamèrent, les parlementaires aixois la défendirent.... Quelle belle matière pour Michelet! Tous ses thèmes s'y entremêlent, mysticisme, sensualité, libéralisme, et cette bagarre de bourgeois, de prêtres et de femmes, se déroule entre Toulon et Aix, au soleil de cette Provence qu'il aime, où il retourne maintenant chaque hiver. L'épisode pourrait être grand, il n'est que singulier, bizarre et curieux. La délectation érotique en affecte le caractère, « Ah! délivrez-moi de l'amour! » Ces mots, que nous lirons tout à l'heure dans la Bible de l'Humanité. que de fois il les a murmurés ou criés. S'il veut se délivrer enfin, qu'il se hâte. Il a soixante-cinq ans passés, les années deviennent pour lui bien rapides et bien courtes.

C'est maintenant un vieux cheval de

sang, capable encore de belles actions, mais qui ne peut les accomplir que sous la pression d'une incitation extérieure, émulation ou coup de fouet. Or, en 1863, voici l'incitation : Renan publie sa Vie de Jésus. Le livre déplaît à Michelet. Est-ce un livre chrétien, antichrétien? On ne sait. Antichrétien par la pensée peut-être, chrétien assurément par l'accent, les attendrissements. L'indécision, le dilettantisme renanien s'annoncent là pour la première fois. Michelet, vieux militant, s'en irrite. Il craint que le jeune écrivain, dont il devine la puissance, ne ramène les confusions dont lui-même a souffert. Par ailleurs, il admire. Ce jeune homme va-t-il effacer l'influence de ses aînés? Les aînés laisseront-ils faire? Michelet avait toujours eu dessein de composer une histoire des traditions religieuses de l'humanité, d'en extraire un bréviaire de l'héroïsme humain. Renan touchait en dilettante au grand sujet qu'il avait voulu traiter en apôtre, en croyant. Michelet rassembla ses forces pour lui répondre.

Sa vie entière l'v avait préparé. Son Introduction à l'Histoire Universelle, sa préface aux Origines du Droit, c'était ce même livre qu'il voulait maintenant écrire. Un auteur, au fond, n'a pas tant de suiets à traiter : il n'en a qu'un et le reprend sans cesse, le remet sur l'enclume. Sous quelle forme Michelet va-t-il commencer son Introduction de 1831, sa Préface de 1838? Vers 1850, il avait concu une Légende d'or de la Démocratie, il en avait publié plusieurs chapitres, où se rencontrent d'admirables pages (les frères Mameli, Catya, serve russe....) Reprendrait-il, achèverait-il cette légende? Non. Michelet avait un constant souci, une vive intelligence du public. Et qui donc, en 1864, s'intéressait aux vaincus de 1848, à leurs vertus, à leur héroïsme? Victor Hugo, avec sa Légende des Siècles, Leconte de Lisle, avec ses poèmes païens, initiaient le public aux vastes perspectives du primitif et de l'antique; Michelet lut ou relut les livres sacrés de l'Inde et de la Perse, les Védas et le Ramayana. l'Avesta et le Shah Nameh, puis Homère,

Hésiode, Eschyle.... Son plan fut bientôt fait. Michelet ne modifia en rien les dispositions fondamentales des introductions de 1832 et de 1837. D'abord, l'Inde, son infini, sa puissance trouble, matrice d'où l'homme se détache, s'élève; ensuite la Perse : la foule des dieux s'est dispersée. ou concentrée en deux esprits : Ormuz, le Bien, le feu; Ahriman, le Mal, les ténèbres. Ormuz et Ahriman restent seuls, s'affrontent, et l'homme, entre deux, déjà debout, commence son combat. Enfin la Grèce : Prométhée ravit le feu, le porte à l'homme, et le premier enfant de Prométhée, c'est Hercule. En vingt pages incomparables, Michelet raconte Hercule. Pages trop peu connues, pages qui devraient être inscrites parmi les textes nécessaires dans les écoles, les lycées. Hercule, l'artisan nettoyeur du monde et gardien des foyers, le héros grec, et si humain! C'est un bâtard, un dernier né, il a été esclave, il tient du nègre, il en a la lèvre épaisse, la bonté; Hercule commence l'âge de l'homme, et peut-être l'achève. Grâce à lui, les cités existent, les lois sont écrites,

l'ordre humain, la Grèce, se manifestent. Mais après? Quels seront les héros? La Grèce a-t-elle tout dit, tout terminé? Après la Grèce, dans la Bible de Michelet. il n'v a rien. Ainsi pensaient, en ce temps-là, ces jeunes écrivains qui admiraient Michelet, que Michelet appréciait, recherchait, écoutait: les Leconte de Lisle, les Ménard, les Schuré, les Flaubert, les Goncourt, les Paul de Saint-Victor, tous professaient, quant au moderne, humanitaire ou chrétien, un pessimisme amer. Paganisme, christianisme, muflisme, disait Flaubert. Et dans cette Bible que nous lisons, après l'héroïsme et le spiritualisme grecs, il n'v a rien. Le christianisme, naguère tant aimé, apparaît, aux dernières pages, comme un culte suspect, confondu parmi la multitude des superstitions orientales qui viennent recouvrir, étouffer le monde grec, substituer à son ordre l'orgie impériale et mystique. Est-ce la faillite de l'homme, et Michelet va-t-il conclure sa Bible comme Victor Hugo a commencé la sienne, La Légende des Siècles :

Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel : C'est la lugubre tour des choses, l'édifice Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice, Fier jadis, n'ayant plus que de hideux tronçons Épars, couchés, perdus dans l'obscure vallée. C'est l'épopée humaine, âpre, immense, écroulée....

Peut-être; dans ces dernières pages où Michelet fait effort pour concentrer son expérience et sa sagesse, pour enseigner et avertir, on entend l'accent de la crainte plus forte que l'espérance. Il maintient sa croyance rationaliste, sa foi révolutionnaire, il ne dénonce pas le xviiie siècle. Mais que sa voix se fait distante et son avertissement sévère!

- « Il faut vouloir tout à fait.
- Pour terminer, trois mots, mais pratiques, et du père au fils : Épuration, concentration, grandeur.
- « Soyons nets, purs des vieux mélanges, ne pas boiter d'un monde à l'autre.
- « Se garder en deux sens, fort contre le chaos du monde et des opinions — fort au foyer par l'unité du cœur.
 - « Le foyer est la pierre qui porte la Cité.

S'il n'est un, tout périt, aux vains systèmes qui le diviseraient, la réponse est terrible : l'enfant ne vivra pas. L'homme en sera réduit et le citoyen impossible.

- « Ils crient : « Fraternité! » Mais ils ne savent guère ce que c'est. Elle veut une sûreté et des mœurs et du caractère, une austérité pure, dont ce temps a peu d'idée.
- « Si le foyer doit être étendu, c'est d'abord en y faisant asseoir toute l'humanité héroïque, la grande Église de Justice, qui, entre tant de peuples et d'âges, s'est perpétuée jusqu'à nous.
- « Il redevient alors ce qu'il était, l'Autel — un reflet l'illumine de l'âme universelle des mondes, qui n'est que justesse et justice, l'impartial et l'immuable amour.
- « C'est le ferme foyer, que ce livre voudrait nous faire, ou du moins commencer. Il croit vous y donner ce qu'à moi-même il donnait si souvent en ce très long labeur qui me tenait le jour et m'éveillait la nuit : Un grand apaisement de toute épreuve

humaine, une joie grave et sainte, la profonde paix de la lumière. »

Page décisive : un peu d'emphase la dépare; c'est la marque du temps, c'est peu de chose. L'avis que Michelet a tant cherché est ici donné avec un accent juste.

* *

Les Français, en ce temps-là, se laissaient aller au double courant d'une religion et d'une irréligion qui l'une et l'autre ne valaient guère. Lacordaire se taisait. About était admiré comme un nouveau Voltaire. Et cette Bible de l'Humanité, un des plus beaux livres de Michelet, est celui dont l'écho fut le plus faible.

A peine perceptible, cet écho existe pourtant. Les courants, les modes intellectuelles se produisent à la surface des siècles et recouvrent souvent des contrecourants, des réactions silencieuses, qui les valent en importance, parfois même les dépassent. Il en est ainsi dans la France

du Second Empire. Sans doute, en cette année 1865, Michelet est un vieillard que l'âge atteint et qu'isolera bientôt, parmi les générations montantes, une trop vaste, une incommunicable expérience. Mais l'heure de la solitude n'est pas encore venue. Fustel de Coulanges, qui fut élève de Michelet, qui par lui connut Vico', écrit La Cité Antique; Renouvier écrit la Science de la morale; Le Play rassemble les matériaux de ses enquêtes sur la famille ouvrière: Louis Ménard écrit La Morale avant les philosophes: c'est un ensemble considérable et qui se relie aux méditations de Michelet. Proudhon enfin est toujours là : relisons ces notes qu'il rédigea vers cette même année 1865, ces admirables notes qui ont été imprimées, après sa mort, à la fin d'un livre inachevé, La Pornocratie dans les temps modernes. Il n'avait pas soixante ans, mais il était près de mourir, exténué par les épreuves,

^{1.} M. Camille Jullian, dans son *Introduction aux extraits des historiens français* (Hachette, éd.), a montré le lien qui existe entre Michelet et Fustel de Coulanges.

la pauvreté, la prison et l'exil. C'est au terme de leurs vies que ces hommes laborieux, surmenés par leur siècle, commencent à pouvoir dire les pensées qu'ils ont tant cherchées :

- « Il faut que nous refassions de la morale quelque chose comme un culte....
- « Il faut revenir ici aux sources, chercher le divin, nous retremper dans une vénération qui nous soit en même temps un bonheur. Nous cherchons quelque chose de mystique, qui cependant ne choque pas la raison, précisément ce que voudraient faire, avec le christianisme, les croyants concordataires.
- « Pour moi, j'ai cru qu'il fallait remonter, ou descendre, jusqu'aux couches les plus profondes de l'histoire.
- « Nous ne pouvons nous contenter du paganisme... c'est de la puérilité.
- « Il faut remonter au delà de l'institution des sacrifices.
- « Je ne vois que la famille qui puisse nous intéresser à la fois d'esprit et de

cœur, nous pénétrer d'amour, de respect, de recueillement, nous donner la dignité, le calme pieux, le profond sentiment moral qu'éprouvait jadis le chrétien au sortir de la communion.

« C'est un patriarcat nouveau auquel je voudrais convier tous les hommes.... »

Le Second Empire, on ne s'en doute guère, est avec le xvii siècle janséniste, le temps où la France produisit ses plus austères moralistes.



Restons encore un instant attentifs, non pas à Michelet même, mais à ce qui l'entoure, à ses lecteurs, à ses amis connus ou inconnus. Voici un témoignage inattendu : il nous vient du père Gratry, oratorien et philosophe, qui fut très réputé en son temps et qui n'est pas tout à fait oublié. Nous avons trouvé, dans une liasse du Fonds Michelet, au Musée Carnavalet, cette lettre écrite de sa main :

« Monsieur,

« Je n'ai eu l'honneur de vous voir qu'une ou deux fois chez vous. Il y a de cela bien longtemps. Aussi vous m'avez certainement oublié.

« Moi, je n'ai pu vous oublier, et vous êtes bien loin de pouvoir soupçonner les étonnants rapports qui nous unissent, si j'ose parler ainsi.

« Mais je viens de lire ces lignes de votre dernier ouvrage : « Une révolution se fit en moi que je raconterai peut-être un jour. Je revins, de toutes les forces de mon existence malade, aux pensées que j'avais émises, en 1846, dans mon livre du Peuple, à cette cité de Dieu, où tous les humbles, les simples, paysans et ouvriers, ignorants et illettrés, barbares et sauvages, enfants, même encore les autres enfants que nous appelons animaux, sont tous citoyens à différents titres, ont tous leur droit et leur loi, leur place au grand banquet civique.... »

« Ces paroles, en les copiant, me mettent en larmes. Vous êtes à quelques pas de moi. J'ai un immense désir d'aller vous embrasser. Pourquoi est-ce que je n'ose pas!... O barrières des malentendus et des haines, quand est-ce que les hommes vraiment bons parviendront à vous briser?

« Je n'ai sous la main, pour me recommander à vous, que le second volume de mon dernier ouvrage. Je vous prie de vouloir l'accepter.

« Je prie Dieu de vous bénir.

« A. Gratry, « Prêtre.

• Hyères, Grande Rue (ou Route Impériale) nº 5. »

Souhaitons qu'on retrouve et nous donne la réponse de Michelet.

* *

Recueillons encore un écho. Bientôt Michelet se taira, et il importe de connaître ceux qui continueront ses secrètes pensées. Après Proudhon, Nietzsche. Astre errant,

excentrique, pourtant il est présent: dans cet ensemble qui nous occupe, continuons de marguer sa place. Epuration, concentration, grandeur! a dit Michelet. Voici Nietzsche. Juillet 1876, il quitte Bayreuth; il répudie. condamne l'art suspect, l'art décadent de Wagner: il erre dans les forêts de Steinabad, et il écrit : « Je rendrai aux hommes la sérénité, qui est la condition de toute culture. Aussi la simplicité. Sérénité, simplicité, grandeur! » Rencontre, écho, réponse? De cela nous ne décidons pas. Mais n'omettons pas que Nietzsche connaissait Michelet; parmi les auteurs dont il faisait en ce temps-là lecture, il le nomme. Et non seulement il le connaissait, mais il en était personnellement rapproché par son intime Mlle de Meysenbug, elle-même l'amie de Schuré, de Monod, fidèles et disciples du maître français, que, par elle, il avait connus. Entre le vieux Michelet et le jeune Nietzsche, il existe des liens, une communication d'atmosphère. — L'air est rare dans les hauts lieux.

CHAPITRE VI

ULTIMA

" ... Toujours, toujours le même son : Heu! Heu! Heu! ou Uh! Uh! Uh! »

«... Ce grand supplice, la vielllesse. »

« Pauvre petite âme! »

les frères Goncourt, le génie qui, dans ce moment-ci, déteint sur tout et sur tous : il y a La Mer de Michelet dans Les Travailleurs d'Hugo. Aujourd'hui, j'ouvre le livre de Renan : c'est du Michelet fénelonisé¹. Michelet s'est emparé de la pensée contemporaine. » (11 avril 1866). Sainte-Beuve proteste toujours. « Aujour-d'hui, » maugrée-t-il, « Michelet a le style

^{1.} C'est bien discutable. Renan, comme Michelet, a lu Chateaubriand. S'ils se joignent, c'est en lui.

vertical, il ne met plus de verbe. Mais c'est une Église, il a des croyants. » Les Goncourt enregistrent le propos, sans l'approuver. Ils admirent ce « style vertical, » « lâché, coupé, tronconné, où les idées sont jetées comme des couleurs sur la palette, avec quelquefois une sorte d'empâtement au pouce.... » Ils v apprennent, ils y prennent. Leur style, peut-on dire, c'est du Michelet pailleté. Les deux frères vont voir le vieux maître dans cet intérieur puritain qui recouvre des mystères. Il recoit volontiers ces jeunes hommes bientôt illustres, et Taine, Renan, Flaubert, leurs amis. Chaque fois qu'il publie un nouveau volume, il donne une fête mondaine; plus exactement, sans doute, Mme Michelet donne une fête mondaine : dîner, réception, parfois bal masqué. Quand parut La Pologne martyre, les femmes avaient été priées de se costumer en nations persécutées (polonaises, italiennes, grecques, etc.). Quand parut l'Histoire du XVIIIe siècle, Michelet se déguise en Franklin et Mme Michelet réussit à symboliser,

par son accoutrement, la France du xviiie siècle. Nous restituons tout cela, à travers les souvenirs de Schuré, les notes des Goncourt, les commentaires dont Mme Quinet accompagne les fragments qu'elle nous a donnés des lettres échangées entre Michelet et Quinet.

Ces brillantes nouvelles parisiennes, les Quinet, du fond de leur exil, les enregistraient avec surprise et tristesse. Ils ne reconnaissaient pas leur vieil ami, le militant du Collège de France. Trois fois, ils reçurent sa visite, à Bruxelles et en Suisse, non sans quelques froids, quelques heurts de conversation. Michelet tenait parfois des propos étonnants. Il lui arriva, par exemple, de dire à Mme Quinet qu'il avait découvert, en maniant le microscope, que rien ne ressemblait davantage à une fleur de camélia que le cerveau d'un petit enfant. La bonne, l'innocente femme sursauta, frémit. Michelet s'était trompé, ce n'est pas à elle, c'est aux Goncourt, mieux encore à Baudelaire, qu'il eût dû rapporter son étonnante observation, cette précieuse analogie. Mais s'était-il trompé? Il avait, quant aux êtres, un tact infaillible. Je soupçonne qu'il fit exprès.

N'insistons pas davantage sur ce moment, ce court passage. Bientôt Michelet se retirera du monde, puis, après trois ans de retraite, mourra, non sans avoir souffert et s'être instruit encore.

Une éclaircie : la renaissance libérale qui marque la fin du Second Empire (1868, 1869): Paris s'éveille, et Michelet répond à l'appel de la chère cité. Rapide instant, rayon crépusculaire. 1830, 1848, ne recommenceront pas. 1870 : la Guerre. L'Allemagne, une Allemagne inconnue, armée, exercée par la Prusse, prête pour combattre comme aucun peuple ne le fut, franchit le Rhin, écrase et capture les armées de la France, assiège la France même dans sa capitale. Les obus tombent sur Paris. Douleur pour Michelet! Son Europe, ses espérances, sa ville sont menacées, sont détruites ensemble. Quelle douleur — ne disons pas : Quelle désillusion! Au temps même où il s'attachait avec le plus

de passion à saisir les espérances et à leur donner corps, une sagacité cruelle, inquiète, inapaisable, l'avertissait et le prémunissait contre elles. Il savait que les civilisations sont, dans l'histoire, des réussites rares et fragiles, que la barbarie est au fond, qu'elle n'est pas extirpable. « Je n'ai jamais vu en Europe une paix de trente ans, » répondait-il sobrement, en 1846, aux sollicitations des humanitaires. Le triomphe de Bismarck ne l'étonna pas, il en comprit la portée et souffrit d'autant plus. Comme au lendemain du Coup d'État, il fut brisé, cessa d'écrire. Sa femme le conduisit en Suisse. « Il ne peut durer nulle part, » écrit un ami. Mme Michelet l'emmena jusqu'en Italie, sur la colline de Fiesole. Une fois de plus, la douceur méditerranéenne lui fut bienfaisante. Il se ranima et aussitôt ressaisit la plume pour adresser un appel à cette Europe qui, indifférente, presque complice, intéressée par la vicissitude, peut-être satisfaite par l'interruption soudaine d'une trop insolente fortune, assistait comme à un spec-

tacle à l'effondrement de la France. Les écrivains enfermés dans Paris - Hugo, Ouinet, Renan, Dumas - étaient réduits au silence. « Le monde, écrit Michelet, retentissait des coups sonores que recevait la France muette. » En guarante jours il écrivit La France devant l'Europe livre court comme une satire, déchirant comme un cri, un cri d'autant plus déchirant qu'il est vain. La guerre s'acheva par la paix désastreuse, et aussitôt reprit entre Français: Versailles assiégea Paris. Alors Michelet tomba frappé d'apoplexie et ne retrouva conscience que pour apprendre les massacres, les incendies de mai. « France, murmurait-il, France. » Le centre de Paris avait disparu dans les fumées, les flammes. Le Louvre brûle, crut-on par toute l'Europe; sous cette forme se propagea la nouvelle de la catastrophe. Quel âge inconnu, de fer et de feu, commençait? A Bâle, le jeune Frédéric Nietzsche s'enfermait avec son collègue, le vieux Burckardt, le grand historien de l'art, et le maître et l'élève pleuraient ensemble les chefs-d'œuvre de

l'homme détruits par l'homme même. De Michelet, nous n'avons rien, lettre ni mot.

* *

Il se relève enfin: sombre survie. Il se retire, il nous échappe, nous devinons à peine quelques traits marqués dans l'ombre où il s'efface. Il écrit pourtant. Vivrait-il s'il n'écrivait pas? Le peu de force et de temps dont lui reste l'usage, il veut les garder entiers pour écrire. Il s'en va, se refuse aux fréquentations, repousse les visites, les correspondances. C'est à travers sa femme, gardienne et secrétaire toujours active, que ceux qui ne l'oublient pas doivent se renseigner sur lui. Il n'habitera plus la chère ville balafrée par les flammes. S'il y séjourne quelques semaines, il évite de traverser les quartiers où subsistent les traces de la Commune, L'Hôtel de Ville détruit est sa plus grande douleur. Là, dans les archives incendiées, il avait médité, construit son

Histoire de la Révolution. Et les révolutionnaires ont eux-mêmes brûlé le témoignage de leur passé, leurs titres de noblesse! Il passe l'hiver au bord de la Méditerranée. l'été en Suisse ou dans les bois qui entourent Versailles. Quelques anecdotes nous le montrent occupé des fleurs qu'il cueille, des oiseaux qu'il écoute (un rossignol familier est son ami, pauvre petite âme! dit-il); des hommes, jamais. Il ne leur pardonne pas d'avoir été si profondément blessé, décu par eux. Sa volonté est radicale, un testament daté de 1872 la rend manifeste. « Qu'on transporte mon corps, » écrit-il, « sans cérémonie religieuse, au cimetière le plus voisin, avec l'appareil le plus simple; qu'on donne aux pauvres ce qu'on eût dépensé. » Quel rigoureux refus! Le vieux Quinet, lui aussi bien près de la mort, représente Paris à l'Assemblée Nationale, et, d'un cœur toujours allègre, travaille à fonder la République : Michelet s'en désintéresse. Le jeune Nietzsche, qui voit les mêmes spectacles dont Michelet se détourne, une Europe encasernée, maté-

rialisée, pourtant ne s'abandonne pas; il cherche à découvrir une nouvelle espérance humaine. « Ist Veredlung möglich? » interroge-t-il en une mémorable note, « l'ennoblissement de l'homme est-il possible? » Il le croit toujours, il appelle ses amis. Michelet a tant appelé! Il n'appelle plus personne. Silence étrange, signe non douteux d'un drame intérieur. Naguère, Michelet croyait en Dieu; puis il a cru en l'Homme. Maintenant il ne croit plus en l'Homme. Croit-il encore en Dieu? Sur la nature, qu'il considère toujours, un reflet divin lui apparaît quelquefois. Mais si rare. mais si pâle. Le plus dur est le plus vraisemblable : il ne croit plus en rien; ni l'Homme, ni Dieu, il ne lui reste rien.

Chaque matin — c'est ainsi depuis cinquante ans — sa main couvre les pages : ce qui lui reste de vie se concentre en cet exercice. D'août 1871 à janvier 1874, il rédigera trois volumes, il terminera son Histoire de France. Il l'a racontée des origines jusqu'au 9 Thermidor. Il touche au seuil, au jour natal, à l'instant où son

âme s'éveille, et, dès l'enfance attentive, participe à l'immense légende. *Italiam*, *Italiam*.... Comme Virgile, comme Montesquieu, il peut pousser ce cri de victoire. Hélas! il aborde un port dévasté, le cri vainqueur se change en lamentation. Mais il a la force éprouvée d'un vétéran des grandes guerres : la douleur ne l'intimide pas, il avance toujours.

On connaît peu, on méconnaît, cette dernière œuvre. Son style fatigué n'intéresse pas les artistes, sa pensée amère importune les républicains. Il est vrai qu'une sorte de terne, peut-être lié à la disparition maintenant radicale de la sensualité, est répandu sur elle; les tempêtes du siècle ont usé l'instrument, les rythmes. Mais quelle gravité d'expression, quelle profondeur d'expérience! J'avoue mon affection pour ces trois volumes des Origines du XIXe siècle; comme le Rancé du vieux Chateaubriand, l'œuvre assombrie a des traits magnifiques. Le récit est sévère; est-il plus sévère que la réalité? Michelet rencontre, pour la dernière fois il retrouve

et rejoint le maître de ses vingt ans, Vico, qui ne l'a pas trompé. Vico disait vrai, la barbarie revient, armée par la réflexion, barbarie savante, et d'autant plus atroce. C'est par ses monuments qu'une époque se caractérise : le Moyen Age par ses églises, la Renaissance par ses palais. Le xixe siècle montre ses usines et ses casernes. Aux églises correspondaient des croyances, aux palais des grandeurs; à nos usines, à nos casernes correspondent des fanatismes obscurs : « En général, cette histoire toute matérielle pourrait se dire en trois mots : Socialisme, Militarisme et Industrialisme, trois choses qui s'engendrent et s'entredétruisent l'une et l'autre. » Fanatismes qui abaissent l'homme, qui le ruinent. Dans la nouvelle Europe s'agitent des ouvriers, des soldats. Y verra-t-on mûrir encore des âmes croyantes, des âmes humaines, au sens où l'entendaient les Européens d'autrefois, ceux du xiiie, ceux du xviiie siècle? Michelet en doute. Et derrière l'ouvrier, le soldat, il aperçoit, caché, le véritable maître, celui dont on ne parle jamais, — le banquier, qui subventionne indifféremment l'usine et la caserne, l'Industrie ou la Guerre. Les fournisseurs aux armées ont commandité Bonaparte et l'ont fait empereur. Où ira demain leur commandite? Michelet, bientôt octogénaire, de sa main courageuse, ébauche l'histoire des temps nouveaux, raconte les guerres, présages d'autres guerres. « Que vois-je au fond? écrit-il, horreur! Trois millions de morts pour commencer, de plus 1815, 1870, l'enterrement de la France, et demain celui de l'Allemagne qui craquera pressée entre la France et la Russie. »

Devant lui, toujours les problèmes. Il écrit un Coup d'œil sur l'ensemble du siècle et son déclin rapide. Dernière préface, pour un dernier volume. C'est une suite de notes, de questions posées, un « prélude » aux œuvres qu'il n'écrira pas. Il s'interroge : « La concentration des sciences, qui permet chaque jour d'entrevoir leurs rapports, mènera-t-elle à l'idéemère d'où viendra l'univers nouveau? »

En 1824, il répondait par l'affirmative. En 1873 : « Il n'y paraît pas jusqu'ici, » écrit-il; et soudain : « Dans une autre préface, j'essayerai de combler les lacunes de celles-ci, au point de vue scientifique, artistique et religieux. » Il est probable que nous avons là une de ses dernières lignes; comme il est pareil au jeune homme de 1820, le vieillard de 1873! Il cherche, il essaie. Décimé, non vaincu, l'orchestre intérieur se concerte toujours. Les cuivres sont fêlés, des cordes manquent. Mais l'harmonie s'élève, le chant persiste. Si la force n'était près d'être tarie, peut-être commencerait un Michelet inconnu.

Il maintient son ancienne croyance, il espère toujours la Justice. Mais de quel monde l'espère-t-il, du monde des hommes ou d'un monde meilleur?

« La justice, ce Dieu qu'à mon âge de force, à la mort de mon père, j'invoquai (dans la préface de ma Révolution), est toujours mon soutien. J'y trouve un sérieux bonheur, une espérance qui ne peut me tromper, entre les deux écoles sophistiques, l'une du néant, l'autre de l'arbitraire, du caprice divin.

« Donc, malgré l'âge, je continue mon œuvre. Si pourtant elle devait finir ici, je ne me plaindrais pas. Je vois qu'en toutes choses le progrès est l'allure constante de cette Puissance de la vie qui va toujours de bien en mieux, et je garde l'espoir, comme un courageux ouvrier, que de mes travaux imparfaits j'irai à un travail meilleur. »



Il tomba tout à coup, brisé par une crise cardiaque qui dura quatre jours. Je recueillerai, sur cette dernière maladie, une tradition que je n'ai vu imprimée nulle part, et qui me fut racontée il y a très longtemps. Le médecin vient examiner Michelet.

« Qu'on lui mette des draps frais, dit-il, qu'on change son linge.... »

Michelet entend ce mot, et, sursautant:

- Le linge, docteur, vous parlez de linge; savez-vous ce que c'est que le linge? Le linge du paysan, le linge de l'ouvrier.... Le linge, une grande chose... Je veux en faire un livre....
- Calmez-vous, M. Michelet, calmez-vous! » dit le médecin.

Il mourut, et ce linge au nom duquel il s'était exalté enveloppa sa dépouille.

On sut — cela fit impression — que son corps, avant d'être mis en bière, avait été exposé deux jours à la pleine lumière, étendu parmi les fleurs, à une fenêtre de sa maison d'Hyères, dominant le golfe et les îles. Il avait demandé cela, dit-on; on en parla jusqu'en Allemagne, où quelques-uns rappelèrent les derniers mots de Gœthe : De la lumière, de la lumière! et rapprochèrent un instant l'écrivain français et le grand Allemand.

Le rite un peu théâtral fut expliqué quand, deux semaines après la mort de Michelet, on publia son testament. Ce n'est pas Michelet, c'est Mme Michelet qui l'avait imaginé; Michelet avait seulement demandé (par crainte d'un ensevelissement prématuré) que son corps ne fût mis en bière qu'après que les médecins eussent constaté les premiers signes de la décomposition, et le soleil méditerranéen lui rendit ce dernier service de dissoudre sa chair avec rapidité. Ainsi, jusqu'au dernier moment et même par delà sa vie, se confondent étrangement l'aspiration, la magnificence romantiques, et l'obsession charnelle.



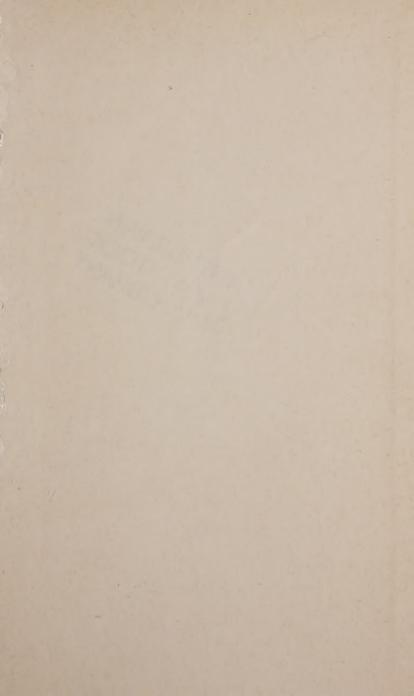
Deux ans après, contrairement à la volonté de Michelet et malgré l'opposition de ses enfants, Mme Michelet ramena le corps dans Paris, où l'État, la Ville, les étudiants, le peuple, lui firent de grandes funérailles. Quelle tombe lui eût mieux convenu : celle qu'il occupe, parisienne, civique, publique, ou l'autre, celle qu'il avait désirée, solitaire dans la lumière, dans la douceur de la Provence?

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER	Pe	agos.
ENFANCE, ADOLESCENCE		5
CHAPITRE II L'HISTORIEN CONSERVATEUR		30
CHAPITRE III CRISE		68
CHAPITRE IV		
LES TROIS ANABAPTISTES DU COLLÈGE D		95
CHAPITRE V TERZA VITA		121
CHAPITRE VI ULTIMA		174

COULOMMIERS IMPRIMERIE PAUL BRODARD 10473-10-28





WITHDRAWN FROM STOCK FROM LIBRARY Blackwell, Dec. 41

